



Comment je devins auteur dramatique

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie Comment je devins auteur dramatique

Un jour, on connaîtra quelle lutte obstinée
A fait sous mon genou plier la destinée ;
À quelle source amère en mon âme j'ai pris
Tout ce qu'elle contient de haine et de mépris ;

Quel orage peut faire, en passant sur la tête,
Qu'on prenne pour le jour l'éclair d'une tempête ;
Et ce que l'homme souffre en ses convulsions,
Quand au volcan du coeur grondent les passions.

Je ne cacherai plus où ma plume fidèle
A trouvé d'Antony le type et le modèle ;
Et je dirai tout haut à quels foyers brûlants
Yaqoub et Saint-Mégrin puisèrent leurs élans.

Je venais d'avoir vingt ans, lorsque ma mère entra un matin
dans ma chambre, s'approcha de mon lit, m'embrassa en pleurant, et me dit :

— Mon ami, je viens de vendre tout ce que nous avons, pour
payer nos dettes.

— Eh bien, ma mère ?

— Eh bien, mon pauvre enfant, nos dettes payées, il nous reste deux cent cinquante-trois francs.

— De rente ?...

Ma mère sourit tristement.

— En tout ? repris-je.

— En tout.

— Eh bien, ma mère, je prendrai, ce soir, les cinquante-trois francs, et je partirai pour Paris.

— Qu'y feras-tu, mon pauvre ami ?

— J'y verrai les amis de mon père : le duc de Bellune, qui est ministre de la guerre ; Sébastiani, aussi puissant de son opposition que les autres le sont de leur faveur... Mon père, plus ancien qu'eux tous comme général, et qui a commandé en chef quatre armées, en a eu quelques-uns pour aides de camp, et les a vus passer presque tous sous ses ordres ; nous avons là une lettre de Bellune, qui constate que c'est à l'influence de mon père qu'il doit d'être rentré en faveur près de Bonaparte ; une lettre de Sébastiani, qui le remercie d'avoir obtenu que lui, Sébastiani, fit partie de l'armée d'Égypte ; des lettres de Jourdan, de Kellermann, de Bernadotte même. Eh bien, j'irai jusqu'en Suède, s'il le faut, trouver le roi, et faire un appel à ses souvenirs de soldat.

— Et moi, pendant ce temps-là, que deviendrai-je ?

— Tu as raison ; mais, sois tranquille, je n'aurai besoin de faire d'autre voyage que celui de Paris. Ainsi, ce soir, je pars.

— Fais ce que tu voudras, me dit ma mère en m’embrassant une seconde fois ; c’est peut-être une inspiration de Dieu.

Et elle sortit.

Je sautai à bas de mon lit, plus fier qu’attristé des nouvelles que je venais d’apprendre. J’allais donc à mon tour être bon à quelque chose ; non pas rendre à ma mère les soins qu’elle avait pris de moi, c’était impossible, mais lui épargner ces tourments journaliers que la gêne traîne après elle, assurer par mon travail ses vieilles années, à elle qui avait veillé avec tant de soin sur mes jeunes ans ; j’étais donc un homme, puisque l’existence d’une femme allait reposer sur moi ! Mille projets, mille espoirs me traversaient l’esprit ; j’avais à la fois de la joie et de l’orgueil dans le coeur, cette certitude du succès, qui est une des vertus de la jeunesse ; car elle prouve que les autres pourraient compter sur vous comme vous pensez pouvoir compter sur eux. D’ailleurs, il était impossible que je n’obtinsse pas tout ce que je demanderais, quand je dirais à ces hommes dont dépendait mon avenir : « Ce que je réclame de vous, c’est pour ma mère, pour la veuve de votre ancien camarade d’armes, pour ma mère, ma bonne mère ! »

Oui, c’était une bonne mère que la mienne ; si bonne, que, grâce à son amour pour moi, j’étais incapable de tout, excepté de me jeter dans le feu pour elle.

Car, grâce à cet amour excessif, elle n’avait jamais voulu me quitter, et, lorsqu’on saura que je suis né à Villers-Cotterêts, petite ville de deux mille âmes, à peu près, on devinera tout d’abord que les ressources n’y étaient pas grandes pour l’éducation : il est vrai que tout ce que la ville présentait de ressources sous ce rap-

port avait été mis à contribution. Un bon et brave abbé, que tout le monde aimait et respectait, plus encore à cause de sa dilection et de son indulgence pour ses paroissiens qu'à cause de son savoir, m'avait donné, pendant cinq à six ans, des leçons de latin, et m'avait fait faire quelques bouts-rimés français. Quant à l'arithmétique, trois maîtres d'école avaient successivement renoncé à me faire entrer dans la tête les quatre premières règles ; en échange, et sous beaucoup d'autres rapports, je possédais les avantages physiques que donne une éducation agreste, c'est-à-dire que je montais tous les chevaux, que je faisais douze lieues à pied pour aller danser à un bal, que je tirais assez habilement l'épée et le pistolet, que je jouais à la paume comme Saint-Georges, et qu'à trente pas je manquais très rarement un lièvre ou un perdreau.

Ces avantages, qui m'avaient acquis une certaine célébrité à Villers-Cotterêts, devaient me présenter bien peu de ressources à Paris ; en conséquence, après avoir gravement réfléchi, et m'être mûrement examiné, je tombai d'accord avec moi-même que je n'étais bon qu'à faire un employé. Tous mes soins devaient donc tendre à me procurer une place dans ce qu'on appelle génériquement les bureaux.

Mes préparatifs faits, et la chose ne fut pas longue, je sortis pour annoncer à toutes mes connaissances que je partais pour Paris.

Je rencontrai dans la rue l'entrepreneur des diligences ; il m'aimait beaucoup, parce qu'il m'avait donné les premiers éléments du jeu de billard, et que j'avais admirablement profité de ses leçons. Il me proposa de faire la partie d'adieu : nous en-

trâmes au café ; je lui gagnai ma place à la voiture ; c'était autant d'économisé sur mes cinquante-trois francs.

Dans ce café se trouvait un ancien ami de mon père ; il avait, outre cette amitié, conservé pour notre famille quelque reconnaissance : blessé à la chasse, il s'était fait transporter un jour chez nous, et les soins qu'il avait reçus de ma mère et de ma soeur étaient restés dans sa mémoire.

C'était un homme fort influent dans le pays par sa fortune et sa réputation de probité. Quelques années auparavant, il avait enlevé d'assaut l'élection du général Foy, son camarade de collège. Il m'offrit une lettre pour l'honorable député ; je l'acceptai, l'embrassai, et me remis en course.

J'allai dire adieu à mon digne abbé. Je m'attendais à un long discours moral sur les dangers de Paris, sur les séductions du monde, etc., etc... Le brave homme approuva ma résolution, m'embrassa les larmes aux yeux, car j'étais son élève chéri, et, lorsque je lui demandai quelques conseils qu'il ne me donnait pas, il ouvrit l'Évangile, et me montra du doigt ces seules paroles : Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.

Le soir même, je partis, au grand désespoir de ma mère, qui ne m'avait jamais perdu de vue, mais qui se consola en pensant que mes cinquante-trois francs ne me mèneraient pas loin, et que, par conséquent, elle ne tarderait pas à me revoir.

Du reste, j'entrais dans le monde avec des idées de morale et de religion complètement faussées ; j'étais matérialiste et voltairien jusque dans le bout des ongles ; je mettais le Compère Mathieu au rang des livres élémentaires ; je préférais Pigault-Lebrun

à Walter Scott ; enfin je faisais des petits vers dans le style de ceux du cardinal de Bernis et d'Évariste Parry. Mes opinions politiques seules étaient arrêtées dès cette époque : elles étaient en quelque sorte instinctives, mon père me les avait léguées en mourant ; depuis lors, elles se sont rationalisées, mais n'ont subi aucun changement. Quant à mon goût pour la poésie légère, il venait peut-être de ce que j'étais né tout près de la maison où mourut Demoustiers.

C'est portant avec moi cette somme intrinsèque de qualités physiques et de connaissances morales que je descendis dans un modeste hôtel de la rue des Vieux-Augustins, convaincu que l'on calomniait la société, que le monde était un jardin à fleurs d'or, dont toutes les portes allaient s'ouvrir devant moi, et que je n'avais, comme Ali-Baba, qu'à prononcer le mot sésame pour fendre les rochers.

J'écrivis le même soir au ministre de la guerre pour lui demander une audience : je lui détaillais mes droits à cette faveur, je les appuyais du nom de mon père, qu'il ne pouvait avoir oublié ; j'en appelais à l'ancienne amitié qui les avait unis, passant sous silence, et par délicatesse, les services rendus, mais dont une lettre du maréchal, qu'à tout hasard j'avais apportée avec moi, faisait preuve incontestable.

Je m'endormis là-dessus, et fis des songes des Mille et une Nuits.

Le lendemain, j'achetai un Almanach des vingt-cinq mille adresses, et je me mis en course.

La première visite que je fis fut au maréchal Jourdan. Il se souvenait vaguement qu'il avait existé un général Alexandre Du-

mas ; mais il ne se rappelait pas avoir jamais entendu dire qu'il eût un fils. Malgré tout ce que je pus faire, je le quittai au bout de dix minutes, sans l'avoir parfaitement convaincu de mon existence.

Je me rendis chez le général Sébastiani. Il était dans son cabinet de travail ; quatre ou cinq secrétaires écrivaient sous sa dictée ; chacun d'eux avait sur son bureau, outre sa plume, son papier et ses canifs, une tabatière d'or, qu'il présentait tout ouverte au général, chaque fois qu'en se promenant celui-ci s'arrêtait devant lui. Le général y introduisait délicatement l'index et le pouce d'une main que son arrière-cousin Napoléon eût enviée pour la blancheur et la coquetterie, savourait voluptueusement la poudre d'Espagne, et, comme le Malade imaginaire, se remettait à arpenter la chambre tantôt en long, tantôt en large. Ma visite fut courte ; quelque considération que j'eusse pour le général, je me sentais peu de vocation pour devenir porte-tabatière.

Je rentrai à mon hôtel un peu désappointé ; les deux premiers hommes que j'avais rencontrés avaient soufflé sur mes rêves d'or et les avaient ternis. Je repris mon Almanach des vingt-cinq mille adresses ; mais déjà ma confiance joyeuse avait disparu ; j'éprouvais ce serrement de cœur qui va toujours croissant au fur et à mesure que la désillusion arrive ; je feuilletais le livre au hasard, regardant machinalement, lisant sans comprendre, lorsque je vis un nom que j'avais si souvent entendu prononcer par ma mère, et avec tant d'éloges, que je tressaillis de joie ; c'était celui du général Verdier, qui avait servi en Égypte sous les ordres de mon père. Je me jetai dans un cabriolet, et je me fis conduire rue du Faubourg-Montmartre, n^o 4 ; c'était là qu'il demeurerait.

— Le général Verdier ? demandai-je au concierge.

— Au quatrième, la petite porte à gauche.

Je fis répéter ; j'avais cependant bien entendu.

— Parbleu ! me disais-je tout en montant l'escalier, voilà au moins quelque chose qui ne ressemble ni aux laquais à livrée du maréchal Jourdan, ni au suisse de l'hôtel Sébastiani. Le général Verdier, au quatrième, la porte à gauche. Cet homme-là doit se souvenir de mon père.

J'arrivai à ma destination. Un modeste cordonnnet vert pendait près de la porte désignée : je sonnai avec un battement de coeur dont je n'étais pas le maître. J'attendais cette troisième épreuve pour savoir à quoi m'en tenir sur les hommes.

J'entendis des pas qui s'approchaient ; la porte s'ouvrit ; un homme d'une soixantaine d'années parut. Il était coiffé d'une casquette bordée d'astrakan, vêtu d'une veste à brandebourgs et d'un pantalon à pieds ; il tenait d'une main une palette chargée de couleurs, et de l'autre un pinceau. Je crus m'être trompé, et je regardai les autres portes.

— Que désirez-vous, monsieur ? me dit-il.

— Présenter mes hommages au général Verdier. Mais il est probable que je me trompe ?

— Non, non, vous ne vous trompez pas ; c'est ici.

J'entrai dans un atelier.

— Vous permettez, monsieur ?... me dit l'homme à la casquette en se remettant à un tableau de bataille, dans la confection duquel je l'avais interrompu.

— Sans doute ; et si vous voulez seulement m’indiquer où je trouverai le général...

Le peintre se retourna.

— Eh bien, mais, pardieu ! c’est moi, me dit-il.

— Vous ?...

Je fixai mes yeux sur lui avec un air si marqué de surprise, qu’il se mit à rire.

— Cela vous étonne, de me voir manier le pinceau, n’est-ce pas, reprit-il, après avoir entendu dire que je maniais assez bien le sabre ? Que voulez-vous ! j’ai la main impatiente, et il faut que je l’occupe à quelque chose. Maintenant, que me voulez-vous ? Voyons !

— Général, lui dis-je, je suis le fils de votre ancien compagnon d’armes en Égypte, d’Alexandre Dumas.

Il se retourna vivement de mon côté, me regarda fixement ; puis, au bout d’un instant de silence :

— C’est sacrédieu vrai, me dit-il, vous êtes tout son portrait.

Deux larmes lui vinrent en même temps aux yeux, et, jetant son pinceau, il me tendit une main que j’avais plus envie de baiser que de serrer.

— Et qui vous amène à Paris, mon pauvre garçon ? continua-t-il. Car, si j’ai bonne mémoire, vous demeuriez avec votre mère dans je ne sais plus quel village...

— C’est vrai, général ; mais ma mère vieillit, et nous sommes pauvres.

— Deux chansons dont je sais l'air, murmura-t-il.

— Alors je suis venu à Paris dans l'espoir d'obtenir une petite place pour la nourrir à mon tour, comme elle m'a nourri jusqu'à présent.

— C'est bien fait ! mais une place n'est point chose facile à obtenir par le temps qui court ; il y a un tas de nobles à placer, et tout leur est bon.

— Mais, général, j'ai compté sur votre protection.

— Hein ?...

Je répétais.

— Ma protection !...

Il sourit amèrement.

— Mon pauvre enfant, si tu veux prendre des leçons de peinture, ma protection ira jusqu'à t'en donner, et encore tu ne seras jamais un grand artiste, si tu ne surpasses pas ton maître. Ma protection ! Eh bien, je te suis très reconnaissant de ce mot-là ; car il n'y a peut-être que toi au monde qui puisse aujourd'hui s'aviser de me la demander.

— Comment cela ?

— Est-ce que ces gredins-là ne m'ont pas mis à la retraite, sous prétexte de je ne sais quelle conspiration !... de sorte que, vois-tu, je fais des tableaux. Si tu veux en faire, voilà une palette, des pin-ciaux et une toile de 36.

— Merci, général, mais je n'ai jamais su faire que les yeux ; d'ailleurs, l'apprentissage serait trop long, et ma mère ni moi ne

pouvons attendre.

— Que veux-tu, mon ami ! voilà tout ce que je puis t'offrir... Ah ! et puis la moitié de ma bourse ; je n'y pensais pas, car cela n'en vaut guère la peine.

Il ouvrit le tiroir d'un petit bureau dans lequel il y avait, je me rappelle, deux pièces d'or et une quarantaine de francs en argent.

— Je vous remercie, général, je suis à peu près aussi riche que vous.

C'était moi qui avais à mon tour les larmes aux yeux.

— Je vous remercie ; mais vous me donnerez des conseils sur les démarches que j'ai à faire.

— Oh ! cela, tant que tu voudras. Voyons, où en es-tu ?

Il reprit son pinceau, et se remit à peindre.

— J'ai écrit au maréchal duc de Bellune.

Le général, tout en glaçant une figure de Cosaque, fit une grimace qui pouvait se traduire par ces mots : « Si tu ne comptes que là-dessus, mon pauvre garçon !... »

— J'ai encore, ajoutai-je, répondant à sa pensée, une recommandation pour le général Foy, député de mon département.

— Ah ! ceci, c'est autre chose. Eh bien, mon enfant, je te conseille de ne pas attendre la réponse du ministre ; c'est demain dimanche, porte ta lettre au général, et, sois tranquille, il te recevra bien. Maintenant, veux-tu dîner avec moi ? Nous causerons de ton père.

— Volontiers, général.

— Eh bien, laisse-moi travailler, et reviens à six heures.

Je pris aussitôt congé du général Verdier, et je descendis les quatre étages, avec un coeur plus léger que je ne les avais montés ; les choses et les hommes commençaient à m'apparaître sous leur véritable point de vue, et ce monde qui m'avait été inconnu jusqu'alors, se déroulait à mes yeux tel que Dieu et le diable l'ont fait, brodé de bon et de mauvais, taché de pire.

Le lendemain, je me présentai chez l'honorable général. Je fus introduit dans son cabinet ; il travaillait à son Histoire de la Péninsule. Au moment où j'entrai, il écrivait debout, sur une de ces tables qui se lèvent ou s'abaissent à volonté ; autour de lui étaient épars, dans une confusion apparente, des discours, des cartes géographiques et des livres entrouverts.

En entendant ouvrir la porte de son sanctuaire, il se retourna avec la vivacité qui lui était habituelle, et arrêta sur moi ses yeux perçants. J'étais tout tremblant.

— M. Alexandre Dumas ?... me dit-il.

— Oui, général.

— Êtes-vous le fils de celui qui commandait en chef l'armée des Alpes ?

— Oui, général.

— C'était un brave. Puis-je vous être bon à quelque chose ? J'en serais heureux.

— Je vous remercie de votre intérêt. J'ai à vous remettre une lettre de M. Danré 1.

— Oh ! ce bon ami !... Que fait-il ?

— Il est heureux et fier d'avoir été pour quelque chose dans votre élection.

— Pour quelque chose ?

Et, décachetant la lettre :

— Dites pour tout. Savez-vous, continua-t-il tenant la lettre ouverte sans la lire, savez-vous qu'il a répondu de moi aux électeurs, corps pour corps, honneur pour honneur ? J'espère que ma nomination ne lui aura pas valu trop de reproches. Voyons ce qu'il me dit.

Il se mit à lire.

— Ah ! il vous recommande à moi avec instance ; il vous aime donc bien ?

— Comme son fils.

— Eh bien, voyons alors.

Il vint à moi.

— Que ferons-nous de vous ?

— Tout ce que vous voudrez, général.

— Il faut d'abord que je sache à quoi vous êtes bon.

— Oh ! pas a grand-chose.

— Voyons, que savez-vous ? un peu de mathématiques ?

— Non, général.

— Vous avez au moins quelques notions d'algèbre, de géométrie, de physique ?

Il s'arrêtait entre chaque mot, et, à chaque mot, je sentais la rougeur me monter au visage et la sueur me couler sur le front ; c'était la première fois qu'on me mettait ainsi face à face avec mon ignorance.

— Non, général, répondis-je en balbutiant.

Il s'aperçut de mon embarras.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec ?

— Un peu.

— Parlez-vous quelques langues vivantes ?

— L'italien assez bien, l'allemand assez mal.

— Je verrai à vous placer chez Laffitte alors. Vous vous entendez en comptabilité ?

— Pas le moins du monde.

J'étais au supplice ; lui-même souffrait visiblement pour moi.

— Oh ! général, lui dis-je avec un accent qui parut l'impressionner, mon éducation est complètement faussée, et, chose hon-

teuse ! je m'en aperçois d'aujourd'hui seulement ; mais je la referai, je vous en donne ma parole d'honneur.

— Bon ! mais, en attendant, mon ami, avez-vous de quoi vivre ?

— Oh ! je n'ai rien, répondis-je, écrasé par le sentiment de mon impuissance.

Le général réfléchit un instant.

— Donnez-moi votre adresse, me dit-il ; je réfléchirai à ce qu'on peut faire de vous.

Il me présenta de l'encre et du papier ; je pris la plume avec laquelle cet homme venait d'écrire. Je la regardai, toute mouillée qu'elle était encore, et je la posai sur le bureau.

— Eh bien ?...

— Je n'écrirai pas avec votre plume, général ; ce serait une profanation.

— Que vous êtes enfant ! Tenez, en voilà une neuve.

— Merci.

J'écrivis ; le général me regardait faire. À peine eus-je écrit quelques mots, qu'il frappa dans ses deux mains.

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il.

— Pourquoi cela ?

— Vous avez une belle écriture.

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, je n'avais plus la force de la porter. Une belle écriture, voilà tout ce que j'avais ! Ce brevet d'incapacité, oh ! il était bien à moi. Une belle écriture !

Je pouvais donc arriver un jour à être expéditionnaire ; c'était un avenir... Je me serais volontiers fait couper le bras droit.

Le général Foy continua, sans s'apercevoir de ce qui se passait en moi :

— Écoutez, je dîne aujourd'hui chez le duc d'Orléans, je lui parlerai de vous ; mettez-vous là.

Il m'indiqua un petit bureau.

— Faites une pétition, et écrivez-la du mieux que vous pourrez.

J'obéis avec une humilité ponctuelle, qui eût été pour moi une grande recommandation près de mon futur chef de bureau, s'il avait pu me voir.

Lorsque j'eus fini, le général Foy écrivit quelques lignes en marge. Son écriture jurait près de la mienne et m'humiliait cruellement ; puis il plia la pétition, la mit dans sa poche, et, me tendant la main en signe d'adieu, m'invita à venir déjeuner le lendemain avec lui.

Je rentrai à mon hôtel, et j'y trouvai une lettre timbrée du ministère de la guerre. Jusqu'à présent, la somme du mal et du bien s'était répartie sur moi d'une manière assez impartiale, la lettre que j'allais décacheter allait définitivement faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre.

Le ministre me répondait que, n'ayant pas le temps de me recevoir, il m'invitait à lui exposer, par écrit, ce que j'avais à lui dire. Le plateau du mal l'emportait.

Je lui répondis que l'audience que je lui avais demandée n'avait pour but que de lui remettre l'original d'une lettre de remerciement qu'il avait autrefois écrite à mon père, son général en chef, mais que, ne pouvant avoir l'honneur de le voir, je me contentais de lui en envoyer la copie.

Je m'acheminai le lendemain vers l'hôtel du général Foy qui était redevenu mon seul espoir. Il m'aborda avec une figure riante, qui me parut d'un bon augure.

— Eh bien, me dit-il, votre affaire est faite.

— Comment ?

— Oui, vous entrez au secrétariat du duc d'Orléans comme surnuméraire, aux appointements de douze cents francs : ce n'est pas grand-chose, mais c'est à vous de bien travailler.

— C'est une fortune ! Et quand serai-je installé ?

— Aujourd'hui même, si vous le voulez.

— Et comment se nomme mon chef ?

— M. Oudard ; vous vous présenterez chez lui de ma part.

— Permettez que j'annonce cette bonne nouvelle à ma mère ?

— Oui ; mettez-vous là, vous trouverez ce qu'il vous faut.

J'écrivis à ma mère de vendre tout ce qui nous restait et de venir me rejoindre. Douze cents francs par an me paraissaient une

somme inépuisable. Lorsque j'eus fini, je me retournai vers le général ; il me regardait avec un air de bonté inexprimable. Cela me rappela que je ne l'avais pas même remercié. Je lui sautai au cou et je l'embrassai. Il se mit à rire.

— Il y a un fonds excellent chez vous, me dit-il ; mais rappelez-vous ce que vous m'avez promis, étudiez.

— Oui, général, je vais vivre de mon écriture ; mais je vous promets de vivre un jour de ma plume.

— En attendant, déjeunons ; il faut que j'aille à la Chambre.

Un domestique apporta dans le cabinet une petite table toute servie ; nous déjeunâmes en tête à tête. Aussitôt le déjeuner fini, je quittai le général. Je ne fis que deux bonds de la rue du Mont-Blanc au Palais-Royal. Décidément, la balance du bien reprenait le dessus.

M. Oudard me reçut avec une affabilité si grande, que je vis bien que ce n'était pas à mon mérite personnel que je le devais : il m'installa dans un bureau où travaillaient déjà deux autres jeunes gens qui devinrent dès lors mes camarades, et qui, aujourd'hui, sont mes amis.

Je songeai aussitôt à tenir ma promesse et à étudier sérieusement. Je savais assez de latin pour suivre seul les études de cette langue. J'achetai, avec ce qui me restait de mes cinquante-trois francs, un Juvénal, un Tacite et un Suétone. J'avais toujours eu beaucoup de goût pour la géographie, je me fis une récréation de son étude. Je connaissais un jeune médecin, je le priai de me conduire à la Charité pour y suivre un cours de physiologie ; lui-même était bon physicien et bon chimiste : il se fit aider par moi

dans ses opérations, et j'appris bientôt de ces deux sciences ce qu'il est nécessaire à un homme du monde d'en savoir. Ma constitution de fer me permettait de suppléer, par le temps que je prenais sur la nuit, au temps qui me manquait le jour ; bref, un changement complet s'opéra dans mon existence matérielle et morale, et, lorsqu'au bout de deux mois ma mère arriva, elle me reconnut à peine, tant j'étais devenu sérieux.

Alors commença cette lutte obstinée de ma volonté, lutte d'autant plus bizarre qu'elle n'avait aucun but fixe, d'autant plus persévérante que j'avais tout à apprendre. Occupé huit heures par jour à mon bureau, forcé d'y revenir chaque soir de sept à dix heures, mes nuits seules étaient à moi. C'est pendant ces veilles fiévreuses que je pris l'habitude, conservée toujours, de ce travail nocturne qui rend la confection de mon oeuvre incompréhensible à mes amis mêmes ; car ils ne peuvent deviner ni à quelle heure ni dans quel temps je l'accomplis.

Cette vie intérieure, qui échappait à tous les regards, dura trois ans, sans amener aucun résultat, sans que je produisisse rien, sans que j'éprouvasse même le besoin de produire. Je suivais bien, avec une certaine curiosité, les oeuvres théâtrales du temps dans leur chute ou dans leur succès ; mais, comme je ne sympathisais ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, je me sentais seulement incapable de produire rien de pareil, sans deviner qu'il existât autre chose que cela, m'étonnant seulement de l'admiration que l'on partageait entre l'auteur et l'acteur, admiration qu'il me semblait que Talma avait le droit de revendiquer pour lui tout seul.

Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent

Hamlet. Je ne connaissais que celui de Ducis. J'allai voir celui de Shakespeare.

Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier dont il n'avait aucune idée ; supposez Adam s'éveillant après sa création, et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or, dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent, à ses côtés la femme jeune, chaste et nue, et vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte.

Oh ! c'était donc cela que je cherchais, qui me manquait, qui me devait venir ; c'étaient ces hommes de théâtre, oubliant qu'ils sont sur un théâtre ; c'était cette vie factice, rentrant dans la vie positive à force d'art ; c'était cette réalité de la parole et des gestes qui faisait, des acteurs, des créatures de Dieu, avec leurs vertus, leurs passions, leurs faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux. Ô Shakespeare, merci ! Ô Kemble et Smithson, merci ! Merci à mon dieu ! merci à mes anges de poésie !

Je vis ainsi Roméo, Virginius, Shylock, Guillaume Tell, Othello ; je vis Macready, Kean, Young. Je lus, je dévorai le répertoire étranger, et je reconnus que, dans le monde théâtral, tout émanait de Shakespeare, comme, dans le monde réel, tout émane du soleil ; que nul ne pouvait lui être comparé, car il était aussi dramatique que Corneille, aussi comique que Molière, aussi original que Calderon, aussi penseur que Goethe, aussi passionné que Schiller. Je reconnus que ses ouvrages, à lui seul, renfermaient autant de types que les ouvrages de tous les autres réunis.

Je reconnus enfin que c'était l'homme qui avait le plus créé après Dieu.

Dès lors ma vocation fut décidée ; je sentis que cette spécialité à laquelle chaque homme est appelé, m'était offerte ; j'eus en moi une confiance qui m'avait manqué jusqu'alors, et je m'élançai hardiment vers l'avenir, contre lequel j'avais toujours craint de me briser.

Cependant je ne m'abusais pas sur les difficultés de la carrière que j'embrassais. Je savais que, plus que toute autre, elle exigeait des études profondes et spéciales, et que, pour expérimenter avec succès sur la nature vivante, il faut avoir longuement étudié la nature morte. Je pris donc, les uns après les autres, ces hommes de génie qui ont nom Shakespeare, Corneille, Molière, Calderon, Goethe et Schiller. J'étendis leurs oeuvres comme des cadavres sur la pierre d'un amphithéâtre, et, le scalpel à la main, pendant des nuits entières, j'allai jusqu'au coeur chercher les sources de la vie et le secret de la circulation du sang. Je devinai par quel mécanisme admirable ils mettaient en jeu les nerfs et les muscles, et je reconnus avec quel artifice ils modelaient ces chairs différentes, destinées à couvrir des ossements qui sont tous les mêmes.

Car ce sont les hommes, et non pas l'homme, qui inventent, chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en oeuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté quelques parcelles à la somme des connaissances humaines, qu'il lègue à ses fils ; une étoile à la voie lactée. Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put ou n'osa point l'inventer ; il le fit à son image.

C'est ce qui faisait dire à Shakespeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans quelque auteur contemporain :

— C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne.

C'est ce qui faisait répondre, plus naïvement encore, à Molière, lorsqu'on lui faisait le même reproche :

— Je prends mon bien où je le trouve.

Et Shakespeare et Molière avaient raison, car l'homme de génie ne vole pas, il conquiert ; il fait de la province qu'il prend une annexe de son empire ; il lui impose ses lois, il la peuple de ses sujets, il étend son spectre d'or sur elle, et nul n'ose lui dire, en voyant son beau royaume : « Cette parcelle de terre ne fait point partie de ton patrimoine. » Sous Napoléon, la Belgique était France ; la Belgique est aujourd'hui un État séparé : Léopold en est-il plus grand, ou Napoléon plus petit ?

Je me trouve entraîné à dire ces choses, parce que, génie à part, on me fait aujourd'hui la même guerre que l'on faisait à Shakespeare et à Molière ; parce qu'on en vient à me reprocher jusqu'à mes longues et persévérantes études, parce que, loin de me savoir gré d'avoir fait connaître à notre public des beautés scéniques inconnues, on me les marque du doigt comme des vols, on me les signale comme des plagiats. Il est vrai, pour me consoler, que j'ai du moins cette ressemblance avec Shakespeare et Molière, que ceux qui les ont attaqués étaient si obscurs, qu'aucune mémoire n'a conservé leur nom ; cela vient de ce qu'un homme d'art qui sait, par expérience, ce que la plus petite oeuvre

coûte, n'appuiera jamais de l'autorité de sa signature qu'une attaque consciencieuse et mesurée.

Ces choses dites en passant et une fois pour toutes, abandonnons l'auteur dramatique en herbe, et revenons au surnuméraire qui fleurit.

Mon écriture avait fait merveille ; pendant deux ans, le duc d'Orléans n'envoya pas une seule dépêche à une tête couronnée ou à un prince royal qu'elle ne fût lithographiée de ma main. Une autre chose m'avait servi encore : comme mon ambition bureaucratique n'était pas grande, j'abandonnais la rédaction à mes camarades, et je me chargeais purement et simplement de copier leur prose ; occupation machinale, qui me laissait l'esprit libre et me permettait de poursuivre dans ma tête les idées les plus opposées au genre de travail qui m'occupait. De cette manière, je ne leur inspirais nul ombrage sur leur avenir ; car il était évident que je n'avais pas la prétention de devenir autre chose que ce que j'étais, c'est-à-dire un expéditionnaire. J'avais donc, sans opposition aucune, fait mon premier pas dans la carrière administrative, c'est-à-dire que, de surnuméraire, j'étais devenu employé. Le rapport du directeur général, sur lequel cette promotion avait été faite, contenait même une péréoration très flatteuse pour moi. La voici :

« En conséquence, je supplie monseigneur d'accorder le titre de commis à ce jeune homme, qui possède une fort belle écriture, et qui même ne manque pas d'intelligence. »

Ce qu'il y avait de plus clair dans tout cela, c'est que mes appointements étaient augmentés de cent écus, et qu'au lieu de douze cents francs par an, j'avais quinze cents francs, c'est-à-dire

cent vingt-cinq francs par mois, pour vivre et faire vivre ma mère ; outre, j'avais encore l'espoir de toucher, au bout de l'année, une gratification de deux cent cinquante francs. Mais cette somme, comme son titre le dénonce, ne devait m'être accordée que dans le cas de parfaite satisfaction de la part du directeur général ; or, nous verrons plus tard comment il se fit que jamais le directeur général ne fut parfaitement satisfait.

Mon existence, à tout prendre, eût été assez tolérable, sans le travail du soir ; car, après avoir étudié la littérature, il me fallait étudier la société. Ce n'était point assez de connaître les ressorts dramatiques, il fallait encore connaître les passions qui amolissent ou qui tendent ces ressorts ; or, où chercher ces passions, si ce n'est dans le monde, et comment aller dans le monde, lorsqu'on sort de son bureau à dix heures et demie du soir, fatigué d'y avoir travaillé toute la journée ?

En conséquence, je m'armai un beau jour de courage ; j'allai trouver M. Oudard, et je le priai de me dispenser de mon travail du soir.

Il faut connaître la susceptibilité du despotisme bureaucratique, pour comprendre, malgré sa bonté parfaite pour nous tous en général, et son amitié pour moi en particulier, amitié si réelle et dont depuis il m'a donné tant de preuves, combien cette demande lui parut ambitieusement déplacée. Il me la fit répéter deux fois, me prit les mains dans les siennes, me regarda en face comme pour s'assurer que je n'étais pas devenu fou, puis me dit avec une voix encore mêlée de doute :

— Mais, mon enfant, c'est impossible.

— Vous êtes si excellent, lui répondis-je, que j'avais pensé que vous me laisseriez ces trois heures dont j'ai besoin.

— Et pour quoi faire ?

— Pour étudier.

— Étudier ?

— Oui, monsieur... La carrière administrative, je vous l'avouerai, ne m'offre ni grande chance ni grand attrait ; mon avenir n'est point là, et, dussé-je parvenir à être ce que vous êtes, ce que je ne serais probablement jamais, eh bien, je ne serais encore ni content ni heureux...

— Mais que voulez-vous faire ?

— De la littérature...

Le mot était lâché, il produisit son effet.

On saura qu'en général la bureaucratie n'a point d'ennemie plus mortelle que la littérature, et vice versa ; une vieille tradition veut qu'elles ne puissent vivre l'une avec l'autre ; aussi se rendent-elles cordialement haine pour haine, mépris pour mépris.

Cependant Oudard, qui m'aimait, fut plus affligé que courroucé de cette confidence.

— Vous avez tort, me dit-il ; cela ne vous mènera à rien.

— N'importe ; laissez-moi tenter la fortune.

— Il n'y a qu'un moyen à ma disposition.

— Quel qu'il soit, je l'adopte.

— Je vous ferai passer dans un autre bureau où il n’y aura pas de travail le soir.

— M’aimerez-vous toujours bien ?

— Comme si vous ne me quittiez pas.

— Eh bien, j’accepte.

Deux mois après, ma mutation était signée : je quittais le secrétariat du duc d’Orléans, et j’entrais à la direction des forêts ; je perdais un brave chef de bureau et deux excellents camarades, mais je gagnais mes soirées, et c’était, j’en demande bien pardon à leur amitié d’alors et à leur amitié d’aujourd’hui, c’était, dis-je, dans mon égoïsme littéraire, une compensation suffisante.

Cependant j’entrai dans ma nouvelle famille bureaucratique sous de mauvais auspices ; on avait voulu me colloquer dans une grande salle où travaillaient déjà trois ou quatre de mes collègues, et je m’étais révolté contre cette mesure ; ils avaient eu beau m’expliquer qu’ils trouvaient, dans cette réunion, l’avantage de tuer, par la causerie, le temps, cet ennemi mortel des employés, je ne craignais rien tant que cette causerie, qui faisait leurs délices, à eux, et qui m’aurait distrait, moi, de ma pensée unique, croissante et éternelle. J’avais lorgné, au contraire, une espèce de niche, séparée, par une simple cloison, de la loge du garçon de bureau, et dans laquelle celui-ci enfermait les bouteilles qui avaient contenu de l’encre, et qui lui revenaient de droit, lorsqu’elles étaient vides. J’en demandai la mise en possession : j’aurais mieux fait, je crois, de demander l’archevêché de Cambrai, qui venait de vaquer.

Ce fut une clameur qui s'éleva depuis le garçon de bureau jusqu'au directeur général : le garçon de bureau demanda aux employés de la grande chambre où il mettrait désormais ses bouteilles vides ; les employés de la grande chambre demandèrent au sous-chef si je me croirais déshonoré de travailler avec eux ; le sous-chef demanda au chef si j'étais venu à la direction des forêts pour y donner des ordres ou bien pour en recevoir ; le chef demanda au directeur général s'il était dans les usages administratifs qu'un employé à quinze cents francs eût un cabinet séparé, comme un chef de bureau à quatre mille francs ; le directeur répondit que, non seulement ce n'était point dans les usages administratifs, mais encore qu'aucun précédent ne militait en ma faveur, et que ma prétention était monstrueuse.

J'étais en train de mesurer la longueur et la largeur du malheureux recoin dont l'usufruit faisait, en ce moment, toute mon ambition, lorsque le chef de bureau descendit fièrement de la direction générale, porteur de l'ordre verbal dont la signification devait faire rentrer dans les rangs l'employé indiscipliné qui avait eu un instant l'espoir ambitieux d'en sortir. Il le transmit aussitôt au sous-chef, qui le transmit aux employés de la grande chambre, qui le transmirent au garçon de bureau. Il y avait liesse générale dans la direction : un camarade allait être humilié.

Le garçon de bureau ouvrit la porte qui conduisait de sa loge dans la mienne ; il venait de faire une tournée générale dans l'administration, et il en rapportait toutes les bouteilles vides qu'il avait pu déterrer.

— Mon cher Féresse, lui dis-je en le regardant avec inquiétude, comment diable voulez-vous que je tienne ici avec toutes ces bouteilles, ou que toutes ces bouteilles tiennent ici avec moi ;

à moins que je ne m'établisse dans l'une d'elles, comme l'avait fait le Diable boiteux ?

— Voilà justement la chose, répondit Féresse en posant d'un air goguenard les nouvelles recrues près des anciennes ; c'est que M. le directeur général n'écoute pas de cette oreille-là : il veut que je garde cette chambre pour moi seul, et il n'entend pas que le dernier venu fasse la loi.

Je me levai le sang au visage, et je marchai vers lui.

— Ce dernier venu, si peu de chose qu'il soit, lui dis-je, est encore votre supérieur ; il a donc droit à ce que vous lui parliez la tête découverte. Chapeau bas, drôle !

En même temps, j'envoyai, du revers de ma main, le feutre du pauvre diable s'aplatir contre le mur, et je sortis.

J'allai trouver Oudard, ma grande ressource dans tous mes chagrins ; je lui racontai ce qui venait de se passer, et le prévins que je me retirais chez moi comme Achille sous sa tente, et que, comme lui, j'attendrais qu'on vînt m'y chercher.

Trois jours se passèrent au milieu de graves inquiétudes de la part de ma mère, qui n'ignorait pas ma rébellion, et qui craignait qu'elle ne fût suivie de mon renvoi ; au bout de ce temps, une lettre d'Oudard m'annonça que, grâce à son intervention, tout était arrangé, ma demande m'était accordée, et je pouvais revenir prendre possession du magasin de Féresse.

Cette victoire remportée était chose plus importante qu'on ne croit peut-être ; hors de portée ainsi de l'investigation envieuse de mes collègues, éloigné de la surveillance méticuleuse de mon chef, je pouvais, grâce à la rapide facilité de mon écriture, esca-

moter deux heures à mon profit, tout en rendant, à la fin de la séance, autant et même plus de besogne que les autres ne le faisaient, mais ce qui était inappréciable surtout, c'était le silence et l'isolement qui m'entouraient, et à la faveur desquels je pouvais suivre le fil de mes pensées, constamment dirigées vers un même but, le théâtre. Dans une chambre commune au contraire, et distrait par les causeries de mes camarades, il est probable que je n'eusse jamais rien entrepris, ou du moins jamais rien achevé.

Du moment que je me trouvai seul, mes idées prirent de l'unité, et commencèrent à se coaguler autour d'un sujet : je composai d'abord une tragédie des Gracques, de laquelle je fis justice, en la brûlant aussitôt sa naissance ; puis une traduction du Fiesque de Schiller ; mais je ne voulais débiter que par un ouvrage original ; et puis, d'ailleurs, Ancelot venait d'obtenir un succès avec le même sujet : mon Fiesque alla donc rejoindre les Gracques, ses aînés, et je pensai sérieusement, ces deux études faites, à créer quelque chose.

Le moment était bon : il y avait dégoût dans le public littéraire ; la mort de Talma lui avait fait désertier tout à fait le théâtre, où mademoiselle Mars seule avait la puissance de le rappeler de temps en temps ; encore venait-il pour l'admirable talent de l'actrice, et non pour les pièces. Plusieurs essais, tout infructueux qu'ils avaient été, laissaient pressentir l'apparition d'une littérature plus vive, plus animée et plus vraie ; une espèce d'agitation fébrile commençait à remplacer le dégoût ; on se passionnait, lors de leur apparition, pour certains livres, qui contenaient des essais de drames, trop informes encore pour être reçus à la scène, mais qui indiquaient une tendance générale de l'esprit vers cette Amérique littéraire ; enfin tout le monde était d'accord

sur un point, c'est que, si l'on ne savait pas encore ce qu'on voulait, on savait au moins ce dont on ne voulait plus.

L'époque de l'exposition de la peinture arriva : plus avancée que la littérature, elle avait fait sa révolution, ou plutôt elle était en train de la faire ; Delacroix par son Massacre de Scio, Boulangier par son Mazeppa, Saint-Evre, par son Job, s'étaient complètement séparés de l'école de David, dont la queue était encore portée par quelques peintres de la Restauration ; comme ces malheureuses poules dont parle Delille, et auxquelles on fait couvrir des canards, leurs maîtres avaient été tout effrayés de les voir s'aventurer sur cette mer nouvelle, et ils s'étaient assis sur le bord, impuissants à les suivre, déplorant leur imprudence et prophétisant leur perte ; ce qui n'empêchait pas mes trois gaillards de mettre toutes voiles dehors, et de voguer effrontément, avec un pavillon nouveau à leur vergue et des couronnes à leurs mâts.

La sculpture était en arrière : elle reposait tout entière sur Pradier, Bosio et David, hommes de talent tous trois, mais qui, les pieds pris dans les traditions impériales, comme Daphné dans son écorce de laurier, ne pouvaient avancer, et étaient forcés de faire du grec et du nu sur place. Etex était encore enfant, Barye étudiait ses lions et ses tigres au Jardin des Plantes, faute d'argent pour louer un atelier et payer un modèle, et Antonin Moine, qui n'avait pas de pain, vendait pour du Jean Goujon des médaillons gothiques d'un caractère et d'un fini si merveilleux, que, parmi les artistes, il ne s'éleva pas même, pendant deux ans, le moindre doute sur leur origine.

Cependant, au moment où je passai des salons de peinture à l'exposition de sculpture, un cercle s'était formé autour d'un petit bas-relief d'un pied de haut à peu près sur dix-huit pouces de

large : il représentait Christine faisant assassiner Monaldeschi. C'était le coup d'essai de mademoiselle de Fauveau, qui commençait par lui l'immense réputation dont elle jouit aujourd'hui parmi les artistes.

Ce jour-là, comme la Françoise de Rimini du Dante, je n'allai pas plus avant : quatre mois après, j'avais sculpté aussi ma Christine faisant assassiner son Monaldeschi.

À peine en eus-je écrit le dernier vers, que je me trouvai aussi embarrassé qu'une pauvre fille qui vient d'accoucher ; que faire de l'enfant bâtard qui était né hors du légitime mariage de l'Institut et de l'Académie ? L'étouffer comme ses aînés ? C'était bien cruel ! d'ailleurs, la petite fille avait une apparence de force, qui lui donnait tout à fait l'air viable. L'exposer ? C'était bien cela ; mais il lui fallait un théâtre qui la recueillît, des acteurs qui l'alimentassent, un public qui l'adoptât.

J'avais toujours entendu vanter l'obligeance de Charles Nodier, et surtout sa bonté toute paternelle pour la jeunesse, dont il a conservé le coeur ardent. Je le savais très lié avec le baron Taylor, commissaire royal près le Théâtre-Français ; je lui écrivis, sans aucune recommandation, en le priant de solliciter pour moi une lecture.

Ce fut le baron Taylor qui me répondit : il m'accordait ma demande, fixait l'audition de ma pièce à sept ou huit jours de là ; il me demandait pardon de l'heure qu'il choisissait ; mais ses nombreuses occupations lui laissaient si peu de temps, que c'était à sept heures du matin seulement qu'il pouvait me recevoir.

Quoique je sois l'homme le moins matinal de Paris peut-être, je fus prêt à l'heure dite : je n'avais pas dormi de la nuit.

Je frappai à la porte de Taylor avec un battement de coeur effroyable ; la bonne ou la mauvaise disposition d'esprit d'un homme qui ne me connaissait pas, qui n'avait aucun motif d'être bienveillant pour moi, qui me recevait par pure complaisance, allait décider de mon avenir. Si ma pièce lui déplaisait, c'était une prévention contre tout ce que je pourrais lui apporter plus tard, et j'étais presque au bout de mon courage et de ma force.

Cependant on ne me répondait pas ; j'entendais même, en prêtant l'oreille, un bruit annonçant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire dans l'appartement ; c'étaient des sons confus et glapissants qui, tantôt avaient l'air d'accents de colère, et tantôt retombaient dans le mat, et formaient la basse d'une musique monotone et continue. Je ne pouvais deviner ce que c'était, je craignais de déranger Taylor en ce moment ; mais, néanmoins, c'était bien l'heure fixée par lui pour le rendez-vous ; je frappai plus fort ; j'entendis qu'on ouvrait une porte ; en même temps, ce bruit intérieur, inconnu, qui m'avait arrêté un instant, m'arriva plus mugissant que jamais. Enfin, une vieille bonne m'ouvrit.

— Ah ! monsieur, me dit-elle d'un air consterné, vous rendez un fier service à monsieur en arrivant, et il vous désire bien !

— Comment cela ?

— Oh ! entrez, entrez, et ne perdez pas une minute.

Je me précipitai dans la chambre, et trouvai Taylor pris dans sa baignoire comme un tigre dans une fosse, et ayant près de lui un monsieur qui lui lisait une tragédie d'Hécube.

Ce monsieur avait forcé la porte, quelque chose qu'on eût pu lui dire ; il avait surpris Taylor, comme Charlotte Corday Marat, et il le poignardait dans le bain ; seulement, l'agonie du commissaire du roi était plus longue que ne l'avait été celle du tribun du peuple : la tragédie avait deux mille quatre cents vers.

Lorsque ce monsieur m'aperçut, il comprit qu'on venait lui arracher sa victime ; il se cramponna à la baignoire, en criant :

— Il n'y a plus que deux actes, monsieur, il n'y a plus que deux actes !

— Deux coups d'épée, deux coups de couteau ; choisissez parmi les armes qui sont ici, et il y en a de tous les pays ; choisissez celle qui coupe le mieux et égorgez-moi tout de suite.

— Monsieur, le gouvernement vous a nommé commissaire du roi, c'est pour entendre ma pièce ; il est dans vos attributions d'entendre ma pièce, et vous entendrez ma pièce.

— Eh ! voilà mon malheur ! Mais, vous et vos pareils, monsieur, vous serez cause que je partirai, que je quitterai la France ; j'irai, s'il le faut, en Égypte, je remonterai les sources du Nil jusqu'à la Nubie, et je vais chercher mon passeport.

En ce moment, Taylor fit un mouvement pour s'élancer hors du bain. Le monsieur lui mit la main sur l'épaule, et le força de reprendre la position horizontale qu'il occupait d'abord dans sa baignoire.

— Vous irez en Chine, si vous le voulez ; mais vous irez après avoir entendu ma pièce.

Taylor poussa un profond gémissement, comme un athlète vaincu, me fit signe de passer dans la chambre à coucher, et pencha avec résignation sa tête sur sa poitrine ; le monsieur continua.

La précaution qu'il avait prise de mettre une porte entre lui, son lecteur et moi, était inutile, et je ne perdis pas un mot des deux derniers actes d'Hécube. Dieu est grand et miséricordieux, qu'il fasse paix à son auteur !

Le bain avait profité de la lecture de la pièce pour refroidir, et Taylor rentra dans sa chambre à coucher tout grelottant ; j'aurais donné un mois de mes appointements pour qu'il trouvât son lit bassiné.

Et cela est concevable ; on conviendra qu'un homme à moitié gelé, et qui vient d'entendre cinq actes, ne se trouve naturellement pas dans une situation d'esprit bien favorable pour en écouter cinq autres : je jouais véritablement de malheur.

— Mon Dieu, monsieur, lui dis-je, je tombe dans un bien mauvais moment, et je crains que vous ne soyez guère disposé à m'entendre, du moins avec l'indulgence dont j'aurais besoin.

— Oh ! monsieur, je ne dis pas cela pour vous, me répondit Taylor, car je ne connais pas encore votre ouvrage ; mais comprenez-vous quel supplice est d'entendre, tous les jours que Dieu fait, de semblables choses ?...

— Tous les jours ?...

— Et plutôt deux fois qu'une. Tenez, voilà mon bulletin pour le comité d'aujourd'hui ; voyez, on nous lit un Épaminondas.

Je poussai un profond soupir : ma pauvre Christine était prise entre deux feux croisés classiques.

— Monsieur le baron, repris-je, si vous voulez que je revienne un autre jour ?

— Non, non ; pendant que j'y suis, j'aime autant...

— Eh bien, je vais vous lire un acte seulement, et, si cela vous fatigue ou vous ennuie, vous m'arrêterez.

— Vous avez plus de compassion que vos confrères ; c'est déjà bon signe... Allez, je vous écoute.

Je tirai, tremblant, ma pièce de ma poche : elle formait un volume effrayant ; Taylor jeta les yeux dessus avec une espèce d'effroi instinctif.

— Ah ! monsieur, me hâtai-je de lui dire allant ainsi au-devant de sa pensée, le manuscrit n'est écrit que d'un côté !...

Il respira.

Je commençai. J'avais la vue si troublée, que je ne voyais rien, la voix si tremblante, que je n'entendais pas moi-même ce que je disais. Taylor me rassura avec bonté ; j'achevai tant bien que mal mon premier acte.

— Eh bien, continuerai-je, monsieur ? lui dis-je d'une voix faible et sans oser lever les yeux.

— Oui, oui, allez, répondit-il ; c'est bien, c'est très bien.

Je me repris à la vie, et je lus mon deuxième acte avec plus de courage que l'autre. Lorsque j'eus fini, Taylor fut le premier à me

demander le troisième, puis le quatrième, puis le cinquième. J'avais grande envie de l'embrasser. Il en fut quitte pour la peur.

La lecture achevée, Taylor sauta à bas de son lit.

— Vous allez venir au Théâtre-Français avec moi, me dit-il.

— Qu'y faire ?

— Prendre votre tour de lecture. Il faut que le comité entende cela le plus tôt possible.

— Oh ! mon Dieu, que vous êtes bon !

— Non, non, je suis juste.

Il sonna.

— Pierre, tout ce qu'il me faut pour m'habiller. Vous permettez ?

— Si je le permets ? Je crois bien !

Trois jours après, j'étais accoudé, mon manuscrit à la main, à une grande table verte, autour de laquelle étaient assises toutes les puissances du Théâtre-Français, ayant à ma droite un verre d'eau sucrée, que (soit dit entre parenthèses et sans reproche) Grandville but à ma place ; ce qui me parut assez bizarre.

Peu de pièces ont eu un succès de lecture pareil à celui de Christine : on me fit répéter trois fois le monologue de Sentinelli, et la scène d'arrestation de Monaldeschi. J'étais dans l'ivresse ; on me reçut par acclamations.

Je sortis du théâtre, léger et fier comme lorsque ma première maîtresse me dit : « Je t'aime. » Je pris ma course, toisant tous

ceux qui passaient près de moi, et ayant l'air de leur dire : « Vous n'avez pas fait Christine, vous ! vous ne sortez pas du Théâtre-Français, vous ! vous n'êtes pas reçu par acclamations, vous ! » Et, dans ma préoccupation joyeuse, je prenais mal mes mesures pour sauter un ruisseau, et je tombais au milieu ; je ne voyais pas les voitures et je me jetais dans les chevaux ; en arrivant chez moi, j'avais perdu mon manuscrit, mais cela m'était bien égal, je savais mon drame par coeur.

J'entrai d'un seul bond dans l'appartement.

— Reçu à l'unanimité, reçu par acclamations, ma mère !

Et je me mis à danser autour de la chambre.

Ma pauvre mère crut que j'étais devenu fou. Je ne lui avais pas dit que je dusse lire, de peur d'un échec.

— Et que va dire ton chef de bureau ? fut sa première question.

— Ah ! ma foi, il dira ce qu'il voudra ; s'il n'est pas content, je l'enverrai promener.

— C'est toi, toi, mon pauvre garçon, qu'il enverra promener, et il faudra bien que tu y ailles.

— Eh bien, maman, cela me fera du temps pour mes répétitions.

— Et, si ta pièce tombe, et que ta place soit perdue, que deviendrons-nous ?

— Diable !

— Crois-moi, mon ami, retourne à l'administration tout de suite, afin qu'on ne se doute de rien, et ne te vante à personne de ce qui t'est arrivé.

— Tiens, je crois que tu as raison, ma mère. Allons, embrasse-moi, et à six heures...

— Va, mon enfant.

Ce jour-là, tout se passa à merveille : je trouvai une pile de rapports qui m'attendaient ; à quatre heures, tout était expédié. Jamais je n'avais écrit si vite ni si bien.

Je passai la soirée et la nuit à refaire un autre manuscrit.

Le lendemain, en arrivant à l'administration, je trouvai Férresse sur la porte de sa loge. Il m'y attendait depuis huit heures du matin, quoiqu'il sût bien que je n'arrivais jamais qu'à dix.

— Ah ! vous voilà, me dit-il ; vous avez donc fait une tragédie, vous ?

— Qui vous a dit cela ?

— Tiens, c'est sur le journal.

— Sur le journal ?

— Lisez.

Effectivement, le journal annonçait que, fortement protégé par la maison d'Orléans, un jeune employé, nommé M. Alexandre Dumas, avait fait recevoir au Théâtre-Français un drame en cinq actes, en vers, intitulé Christine.

On voit avec quelle exactitude la presse quotidienne débutait sur mon compte. Depuis ce temps, la tradition ne s'est pas perdue.

Néanmoins, toute tronquée qu'elle était dans sa forme, la nouvelle était vraie au fond ; elle avait circulé de corridor en corridor et d'étage en étage ; c'étaient de bureau en bureau des allées et des venues, comme si la duchesse d'Orléans fût accouchée ; je reçus des compliments de tous mes collègues, les uns sincères, les autres goguenards ; il n'y eut que mon chef de bureau dont je n'aperçus pas même le bout du nez ; en revanche, il m'envoya de la besogne quatre fois comme d'habitude ; il était donc évident qu'il avait lu le journal.

À compter de ce jour, ce fut une guerre ouverte ; si je n'avais eu une constitution aussi robuste, j'aurais été étouffé sous les rapports et les ordonnances comme Clélie sous les bracelets d'or et les boucliers des chevaliers romains ; à compter de ce moment, les tracasseries se changèrent en persécution, et la malveillance en haine ; dix fois par jour, le chef venait lui-même à mon bureau, et si, par malheur, il ne m'y trouvait pas à chaque fois, un rapport en informait à l'instant même le directeur général.

Vers ce temps, nos gratifications devaient nous être payées : c'était un moment impatiemment attendu par chacun de nous ; car nos appointements étaient si faibles, qu'ils nous offraient à peine de quoi vivre ; aussi chacun avait-il recours à une industrie particulière pour améliorer son état de gêne continu. Les uns avaient épousé des lingères qui tenaient de petites boutiques ; les autres avaient pris des intérêts dans des entreprises de cabriolets ; il y en avait enfin, – et, si tous n'étaient pas encore là pour l'affirmer au besoin, on ne me croirait point peut-être, – qui

tenaient, dans le quartier latin, des restaurants à trente-deux sous, et qui déposaient à cinq heures la plume ducale pour prendre la serviette du maître de gargote. Eh bien, à ceux-là on ne disait rien, on ne leur reprochait point d'abaisser la majesté du prince dans les hommes qui étaient à sa solde. Non, on louait leur industrie, on la trouvait toute simple et toute naturelle ; et moi qui ne me sentais pas de vocation pour épouser une boutique, qui ne possédais pas de fonds que je pusse placer dans une spéculation de carrosserie, qui avais l'habitude de mettre une serviette sur mes genoux, et non pas sur mon bras..., moi, on me faisait un crime de chercher dans la littérature une voie de salut ; on essayait, par toutes les persécutions possibles, de lasser ma constance, qu'on appelait de l'entêtement ; on me consignait dans ma loge, comme un soldat aux arrêts ; on venait entrouvrir dix fois par jour la porte de ma niche, pour voir si le chien était bien à l'attache. Dieu me donna cependant la force de supporter tout cela ; mais aussi Dieu seul sait ce que je souffris.

Nos gratifications devaient nous être payées vers ce temps, ai-je dit : le rapport revint enfin de la direction générale ; chacun avait sa part dans la munificence administrative, excepté moi. Le duc d'Orléans s'était même donné la peine d'écrire, à la colonne des observations, de sa main sérénissime, que Charles X venait de faire royale : Supprimer la gratification de M. Alexandre Dumas.

Cependant cette gratification, ma mère attendait après. Il nous la fallait pour avoir du pain, et elle nous manquait. Je trouvais des manuscrits de vaudeville à copier ; cela me rapportait cinq ou dix francs, selon qu'ils étaient en un ou deux actes. Moi aussi, j'avais mon industrie.

À force de transcrire ces sortes d'ouvrages, la contagion m'atteignit. J'en fis deux que je donnai sous un autre nom que le mien : ce sont ceux que le Journal des Débats m'a reproché d'avoir faits. Il est vrai qu'aucun gouvernement ne lui a jamais supprimé ses gratifications, à lui.

Cependant le temps s'écoulait, de petites intrigues de coulisses empêchaient Christined'être jouée ; Taylor était en Orient, et, quoique, avant de partir, ses dernières paroles eussent été une recommandation en ma faveur, je ne voyais pas approcher le jour si désiré de la mise en scène. Je me décidai alors à faire un second ouvrage : un hasard me jeta, en quelque sorte, à l'esprit le sujet que je devais traiter.

La seule armoire que j'eusse dans mon bureau était commune à Féresse et à moi ; j'y mettais mon papier, et Féresse y rangeait ses bouteilles. Un jour, soit par inadvertance, soit pour me faire une niche, soit enfin pour constater la supériorité de ses droits sur les miens, Féresse en emporta la clef en allant faire une course. J'usai, en son absence, le reste du papier qui se trouvait sur mon bureau, et, comme j'avais encore trois ou quatre rapports à expédier, je montai à la comptabilité pour en emprunter quelques feuilles.

Un volume d'Anquetil se trouvait fortuitement égaré sur un bureau ; il était ouvert, j'y jetai machinalement la vue, et j'y lus le passage relatif à l'assassinat de Saint-Mégrin.

Trois mois après, Henri III était reçu au Théâtre-Français.

Cette fois, je ne laissai pas le temps à l'enthousiasme de se refroidir ; je pressai la mise en répétition de l'un ou de l'autre de

mes deux drames, et je l'obtins ; restait à savoir lequel des deux serait joué le premier : Henri III eut la préférence.

La réception d' Henri III avait, au reste, produit dans les bureaux la même révolution qu'avait faite celle de Christine ; seulement, cette fois, elle éclata plus vigoureuse contre moi, car mes répétitions allaient me prendre deux heures par jour, et mon chef de bureau avait un motif légal de se plaindre.

Aussi ne s'en fit-il pas faute : je reçus immédiatement du directeur général l'invitation d'opter entre ma place et ma pièce. Je lui répondis que je tenais ma place du duc d'Orléans, et que je ne reconnaissais qu'au duc d'Orléans le droit de me l'ôter ; que, quant à mes appointements, qui grevaient de cent vingt-cinq francs par mois le budget de l'administration, c'était autre chose : j'offrais d'y renoncer. Cette offre fut acceptée.

À partir de cette époque, je cessai de toucher mon salaire ; mais aussi je cessai d'aller à mon bureau, à la grande terreur de ma pauvre mère ; cette terreur, il est vrai, avait été éveillée et était entretenue par les avis officieux que lui donnaient charitablement certaines personnes, dont le refrain général était que ma pièce tomberait, et que je perdrais ma place ; deux prophéties qu'on aurait dû épargner, ce me semble, si ce n'est à son cœur, du moins à son âge. Ces avis produisirent plus d'effet que n'en attendaient encore ceux qui, sous le masque de l'intérêt, s'en faisaient un moyen de vengeance. Trois jours avant la représentation d'Henri III, ma pauvre mère, écrasée de chagrin et d'inquiétude, fut atteinte d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dont elle faillit mourir, et dont elle ne se tira qu'en perdant l'usage d'un bras et d'une jambe.

Qu'on juge de ma position, placé que j'étais entre ma mère à l'agonie et ma pièce prête à être jouée ; là tout mon passé, ici tout mon avenir ; d'un côté tout mon espoir, de l'autre tout mon coeur.

Le jour de la représentation arriva : j'allai chez le duc d'Orléans, pour le prier d'assister à cette lutte solennelle qui devait décider de ma vie, to be, or not to be.

Il me répondit que cela lui était impossible ; il avait je ne sais combien de princes à dîner ce jour-là même.

— Monseigneur, lui dis-je, c'est une chose malheureuse pour moi que cette impossibilité ; il y a quatre ans que je pousse péniblement les jours devant moi pour arriver à ce jour, et cela dans un but, c'est celui de vous prouver que j'avais seul raison contre tous, et même contre Votre Altesse ; il n'y a donc pas de succès pour moi ce soir si vous n'êtes pas là quand je l'obtiendrai ; c'est un duel où je joue ma vie ; soyez mon témoin, cela ne se refuse pas.

— Je ne demande pas mieux, me répondit-il ; je serais même bien curieux de voir votre ouvrage, dont Vatout m'a dit beaucoup de bien ; mais comment faire ?

— Avancez l'heure de votre dîner, monseigneur ; je retarderai celle du lever du rideau.

— Le pouvez-vous jusqu'à huit heures ?

— Je l'obtiendrai du théâtre.

— Eh bien, allez me retenir toute la première galerie. Je vais, moi, faire prévenir mes convives d'arriver à cinq heures au lieu

de six 2.

En quittant le duc, je rencontrai la duchesse ; elle me demanda des nouvelles de ma mère ; j'aurais donné la moitié du succès que j'espérais le soir même pour lui baiser la main.

Je passai la journée entière près du lit de ma mère, qui était encore sans connaissance. À huit heures moins un quart, je la quittai ; j'entrai dans la salle comme on levait le rideau.

Le premier acte fut écouté avec bienveillance, quoique l'exposition en soit longue, froide et ennuyeuse ; la toile tomba : je courus voir comment allait ma mère.

En revenant, j'eus le temps de jeter un coup d'oeil sur la salle : ceux qui ont assisté à cette représentation se rappellent quel magnifique coup d'oeil elle offrait ; la première galerie était encombrée de princes chamarrés d'ordres de cinq ou six nations ; l'aristocratie tout entière était entassée dans les loges. Les femmes ruisselaient de pierreries.

Le second acte commença ; la scène de la sarbacane, que je craignais beaucoup, passa sans opposition. La toile tomba au milieu des applaudissements.

À partir du troisième acte jusqu'à la fin, ce ne fut plus un succès, ce fut un délire croissant : toutes les mains applaudissaient, même celles des femmes ; madame Malibran, penchée tout entière en dehors de sa loge, se cramponnait de ses deux mains à une colonne pour ne pas tomber.

Puis, lorsque Firmin reparut pour nommer l'auteur, l'élan fut si unanime, que le duc d'Orléans se leva lui-même, et écouta debout et découvert le nom de son employé, qu'un des succès, sinon

les plus mérités, du moins les plus retentissants de l'époque, venait de baptiser poète.

Le soir même, en rentrant chez moi, je trouvai une lettre de mon directeur général ; je la reproduis textuellement ici.

Je ne veux pas me coucher, mon bon jeune ami, sans vous avoir dit combien je me sens heureux de votre beau succès, sans vous avoir félicité de tout mon coeur, et votre excellente mère surtout, pour qui je sais que vous éprouviez plus d'angoisses encore que pour vous-même. Nous les partageons vivement, nos camarades, ma soeur et moi ; et maintenant, nous jouissons de ce triomphe si justement acquis à la double énergie du talent le plus noble et de la piété filiale. Je me crois bien sûr que vos couronnes et cet avenir de gloire que vous ouvre l'inspiration, vous laissent sensible à l'amitié, et la mienne pour vous est bien heureuse.

Ce 11 février 1829.

C'était le même qui avait accepté la démission de mes appointements.

La Revue des Deux Mondes,

20 décembre 1833.

q

Chapitre 1

La première entrée que j'eus l'honneur de faire dans les coulisses du Théâtre-Français eut lieu le soir même de la première repré-

sensation de Sylla.
J'avais vingt-deux ans.

Mon introducteur était un jeune ami de Talma, Adolphe de Leuven. Vous le connaissez, c'est l'auteur du Postillon de Longjumeau, du Bijou perdu, de la Promise.

Par quelle suite d'événements son père, un des hommes les plus éminents de l'aristocratie suédoise, venu en France avec M. de Fersen, ambassadeur de Gustave III à Paris, élevé en quelque sorte aux Tuileries, sur les genoux de Marie-Antoinette, prit-il part, en 1792, à la conspiration d'Ankastroem ; fut-il exilé à cause de cette conspiration, connut-il Talma à la suite de la vente que le grand seigneur fit au grand artiste de sa propriété de Brunoy ? Tout cela appartient bien plus à l'histoire politique de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe qu'à son histoire théâtrale. Ce que j'ai à dire, moi, c'est comment, jeune homme de vingt-deux ans, parfaitement inconnu en littérature, j'étais introduit dans la loge de l'homme que ses flatteurs appelaient tantôt le Roscius, tantôt le Garrick français ; et que la postérité appelle tout simplement Talma.

J'étais profondément et doublement impressionné.

C'était la première fois que j'entrais dans le corridor d'un théâtre, dans le corridor intérieur bien entendu, dans celui qui mène aux loges des artistes. Celui du Théâtre-Français était encombré.

De Leuven, plus familiarisé avec ces sortes de détours, me tirait par la main et me fit traverser toute cette foule.

Nous arrivâmes à la loge de Talma.

Là, il y avait bien une autre foule.

Je ne sais si jamais le dictateur eut plus de clients à sa porte que celui qui venait de remplir son rôle avait d'admirateurs à la sienne.

Nous étions fort minces à cette époque, Adolphe et moi ; nous nous glissâmes comme deux anguilles, et nous nous trouvâmes dans une espèce d'antichambre où s'entassait bien certainement tout ce qu'il y avait de célébrités littéraires dans Paris.

Là, je vis pour la première fois Soumet, Delavigne, Guiraud, Étienne, Alexandre Duval, Lemercier et quatre ou cinq autres.

J'y vis aussi M. Arnault père et Lucien Arnault ; mais je les connaissais.

Pendant que nous luttions pour arriver à cette seconde chambre qui était le sanctuaire où se tenait le dieu, on cria :

— Place ! place à mademoiselle Mars !

Nous nous serrâmes le plus près possible de la muraille.

Un charmant frou-frou de satin se fit entendre, un parfum se répandit dans l'air, un nuage de gaze au milieu duquel brillaient des yeux étincelants comme des diamants et des dents blanches comme des perles passa, ou plutôt glissa au milieu de nous ; une voix suave comme les plus douces cordes d'une lyre, comme les sons les plus flûtés d'un hautbois se fit entendre, exprimant avec un accent parfaitement vrai une admiration profonde.

Il me sembla que mademoiselle Mars disait vous, que Talma disait tu, que les deux artistes s'embrassaient.

Le même frou-frou se fit entendre de nouveau, mademoiselle Mars reparut, échangea quelques mots avec Étienne et avec Soumet, jeta de la main un bonjour à Adolphe, et disparut.

Heureux Adolphe !

Je ne comprenais pas comment il recevait une pareille faveur avec tant de flegme.

— Allons, me dit-il, il faut entrer !

— Je n’oserai jamais ! répondis-je.

— Bon ! fit Adolphe, il ne fera pas même attention à vous !

C’était un seau d’eau glacée versé sur mon humilité, ou mon amour-propre, comme on voudra.

L’encouragement ne m’encouragea pas le moins du monde !

Cependant, je parvins à pénétrer dans la seconde pièce.

Si je n’ai pas toujours été gros, j’ai toujours été grand. Quoique je ne fusse qu’à la porte, que je ne désirasse pas aller plus loin, en me dressant sur la pointe des pieds, je pus dominer tout le monde.

Je cherchais Scylla avec sa couronne de laurier, sa mèche impériale, sa toge de dictateur, et je voyais tout le monde se presser autour d’un petit vieillard en robe de chambre de flanelle, chauve comme un genou.

Je n’y voulais pas croire.

Adolphe alla embrasser l’homme chauve à la robe de chambre de flanelle.

C'était bien décidément Talma.

J'ai raconté dans mes Mémoires comment eut lieu ma première entrevue avec le grand artiste, et comment il me baptisa poète dramatique au nom de Shakespeare et de Corneille.

q

Chapitre 2

Quatre ou cinq ans s'étaient écoulés.

Talma était mort, mais son baptême avait porté ses fruits.

J'avais fait, comme tout le monde, ma petite tragédie en cinq actes.

J'ai dit ailleurs comment elle m'avait été inspirée par un bas-relief de mademoiselle de Fauveau, représentant la mort de Monaldeschi ! Ma tragédie s'appelait Christine à Fontainebleau.

C'était une tragédie classique ; entendons-nous, classique pas à la manière d'Eschyle et de Sophocle, pas même à la manière de Corneille, qui ne se gênait pas pour mettre dans son Cid des changements à vue là où il y en avait besoin, mais classique à la manière de Legouvé, de Chénier et de Luce de Lancival.

Il y avait bien par-ci par-là quelques scènes qui faisaient craquer la ceinture de Melpomène comme on disait alors ; par-ci par-là un peu de comédie montrant ses dents blanches et mordantes, mais enfin c'était par le fond une tragédie classique.

Une fois la tragédie faite, il s'agissait d'obtenir une lecture.

Il paraît que c'est encore chose fort difficile aujourd'hui. Mais, à coup sûr, c'était chose plus difficile encore à cette époque.

Hélas ! je l'ai dit, Talma était mort.

Oh ! s'il eût vécu, quoique je ne l'eusse revu que deux fois depuis, dans sa loge, bien entendu ; – au théâtre, je le voyais le plus que je pouvais ! – comme j'aurais couru chez Talma !

Et il y a une chose dont je suis sûr, c'est que, tout imparfaite qu'était Christine, Talma y eût trouvé au moins un rôle original, inconnu, je dirai plus, inouï dans le théâtre.

C'était le rôle de Monaldeschi.

Un lâche !

Personne n'avait jamais osé mettre un lâche sur la scène.

Je l'avais osé !

Mais naïvement, sans aucun désir de faire une innovation, parce que j'avais trouvé le caractère tout fait dans le récit du père Lebel.

Je suis convaincu que Talma eût saisi ce rôle au collet et ne l'aurait point lâché.

Il avait tenté un essai de ce genre dans le Leicester de Marie Stuart ; mais le Leicester de Marie Stuart n'était pas un lâche, c'était un ambitieux.

Et que de préparations, mon Dieu ! pour lui faire donner l'ordre – révoqué au vers suivant – d'arrêter Mortimer.

Mais, je le répète, Talma n'était plus là.

Je m'informai, je me renseignai ; j'arrivai jusqu'au souffleur de la Comédie-Française.

C'était un brave homme au nez bourré de tabac, que l'on appelait Garnier.

Il serait trop long de vous dire comment je fis cette haute connaissance.

Un des artistes avec lesquels Garnier, en sa qualité de souffleur, avait les relations les plus fréquentes et les plus intimes, était Firmin.

Nous nous rappelons tous Firmin, charmant acteur plein de talent, de chaleur et de verve. Eh bien, Firmin avait le malheur de ne pas avoir de mémoire.

Cette absence de mémoire avait créé l'espèce d'intimité qui liait Garnier à Firmin.

Par Garnier, je montai à Firmin.

Firmin était alors un homme de quarante ans, qui avait au théâtre le privilège d'en paraître vingt-six ou vingt-huit. Il avait débuté presque enfant sur la scène des Jeunes-Élèves ; il passa de là dans la troupe de Picard, et, de la troupe de Picard, à la Comédie-Française.

Firmin jouait adorablement Horace, de l'École des femmes ; le Menteur, de Corneille ; Auguste, de l'Amour et la Raison ; Lindor, d'Heureusement ; d'Ormilly, des Fausses Infidélités. Il venait de créer d'une façon charmante le rôle du jeune homme dans le Mari et l'Amant, et je ne sais plus quel rôle dans Valérie. Mais il avait voulu jouer le Tasse, et avait à peu près échoué ! Il est vrai

que ce drame d'Alexandre Duval n'est pas une bonne chose, il s'en faut.

Il se plaignait amèrement de son chef d'emploi, Armand, qui, disait-il, ne lui laissait rien jouer du grand répertoire.

Firmin était petit de taille, d'un caractère taquin et querelleur, comme les hommes de cinq pieds deux pouces, mais brave et tout à fait sur la hanche.

Il avait dans sa vie donné deux ou trois coups d'épée, et en avait reçu un – d'un mari, je crois – au beau travers du corps.

Une de ses ambitions était de jouer un Bayard. Vingt fois il m'a parlé de ce sujet au théâtre, en ajoutant toujours :

— Il ne faut pas croire que Bayard fût un colosse ; non, au contraire, il était plutôt petit que grand, et plutôt mince que gros ; Bayard était un homme de ma taille.

Le parallèle, au grand regret de Firmin, n'eut jamais sur moi cette influence de me décider à traiter le même sujet que mon confrère du Belloy.

Mais, au milieu de ses immenses qualités, Firmin – à mon point de vue à moi – avait un petit défaut.

Il était timide, littérairement parlant ; il craignait toujours de se compromettre envers le comité.

Le Théâtre-Français, à cette époque, était régi par un comité s'assemblant tous les samedis.

Ce comité était présidé par un commissaire royal.

Ce commissaire royal était le baron Taylor.

Toute l'aide que me donna Firmin fut de me conseiller d'arriver jusqu'au baron Taylor.

Il n'y avait rien de compromettant pour lui, comme on voit, dans un semblable conseil.

Ceux qui tiendront à savoir comment j'arrivai à M. le baron Taylor, par quelle échelle de Jacob je montai du souffleur au commissaire royal, peuvent lire mes Mémoires. Ils y trouveront la chose racontée dans tous ses détails.

J'obtins lecture pour ma Christine.

C'était déjà un grand triomphe.

Avoir lecture au Théâtre-Français. Peste ! il y avait des académiciens qui n'avaient jamais eu que cela.

Le comité de lecture était au grand complet. Je m'y présentai accompagné de Firmin.

C'était la première fois que j'entrais dans le sanctumsanctorum. J'avais été conduit, à travers les détours ténébreux du labyrinthe dramatique, par Firmin ; à cette époque, l'escalier qui conduisait du rez-de-chaussée au premier étage était parfaitement obscur.

Une femme marchait devant nous. Au fur et à mesure que nous montions vers les régions éclairées, je pouvais remarquer, dans ce que je voyais de cette femme, ce charmant mouvement de hanche que les Espagnoles appellent *menito*.

Nous arrivâmes en pleine lumière. Seulement alors, la femme se retourna et reconnut Firmin.

Elle éclata de rire.

Elle avait fait pour Firmin des frais qui se trouvaient perdus et qu'elle lui reprocha par un mot que je trouvai bien léger pour une damede la Comédie-Française.

On sait que, dans les traditions théâtrales, on dit : « Les filles de l'Opéra, – les demoiselles de l'Opéra-Comique – et les dames de la Comédie-Française. »

Le comité était au grand complet.

Il se composait de MM. Armand, Michelot, Monrose, Firmin, Grandville, Menjaud, Saint-Aulaire, Samson, et mademoiselle Mars.

Quoiqu'il fût aussi du comité, M. Lafon n'assistait point à la lecture.

Cette absence amena un incident que je raconterai tout à l'heure.

q

Chapitre 3

Christinene fut ni refusée ni reçue sous son masque classique ; la fille de Gustave-Adolphe cachait certaines allures à la Marie Tudor et à la Lucrece Borgia qui trahissaient les tendances de l'auteur vers les monstruositésd du drame moderne, comme dirent élégamment MM. les critiques, qui applaudissaient Jocaste épou-

sant son fils, Oreste tuant sa mère, Athée buvant le sang de son frère, et Gabrielle mangeant le coeur de son amant.

Il est vrai que tout cela avait la consécration du temps et surtout de la mort.

La lecture finie, MM. les membres du comité, mademoiselle Mars comprise, se regardèrent.

On m'avait fait bisser deux scènes, chose qui arrive rarement : la scène entre la reine et La Calprenède et la scène entre Sentinelli et Monaldeschi.

J'attendais naïvement ; on me fit observer que les délibérations n'avaient pas lieu devant les auteurs, et que j'eusse à attendre dans un salon voisin, où réponse me serait rendue.

J'attendis.

Au bout de dix minutes, Firmin vint me rejoindre.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien, me dit-il, le comité est bien embarrassé.

— Bon ! et comment ?

— Il ne sait pas si la pièce est classique ou romantique.

— Pourquoi se préoccupe-t-il d'une question de mots ? Est-elle bonne ? est-elle mauvaise ? Voilà tout.

— Mais c'est qu'il n'en sait rien non plus.

— Ah diable ! cela se complique. La pièce a-t-elle ennuyé le comité ? a-t-elle amusé le comité.

— Elle l'a vivement intéressé.

- C'est quelque chose.
- Sans doute ; mais...
- Mais ?
- Mais le comité n'ose pas vous recevoir.
- Comment ! il n'ose pas me recevoir ?
- Non.
- Alors, il me refuse ?
- Il n'ose pas non plus vous refuser.
- Bon ! je suis reçu à correction ?
- Pas précisément.
- Mais enfin qu'a-t-on décidé ?
- Que l'on demanderait l'avis de Picard.
- De Picard ? Mais il trouvera cela exécration.
- Pourquoi cela ?
- Parce que Picard n'a aucun intérêt à trouver cela bon.
- Picard est un homme de conscience.
- Vieil auteur dramatique et vieux comédien ; de plus, de l'Académie ; Picard un homme de conscience ? Allons donc !
- Vous vous trompez, Picard adore la jeunesse.
- Oh ! je les connais, vos bonshommes de l'Académie ; j'en vois deux ou trois comme celui-là chez M. Lethière, qui adorent

la jeunesse et qui ne peuvent pas souffrir les jeunes gens.

— Vous avez tort.

— Mais enfin que décide-t-on à mon endroit ?

— Vous porterez votre manuscrit à Picard.

— Je ne le connais pas.

— Je vous conduirai chez lui.

— Vous le connaissez, vous ?

— J' ai été son pensionnaire.

— La décision est-elle irrévocable ?

— Non ; mais je vous conseille de vous y soumettre.

— Allons-y tout de suite, alors.

— Vous êtes décidé ?

— Ma foi, oui ! Je suis comme ce condamné à qui on venait annoncer qu'il allait être mis à la torture, et qui répondait :
« Bon ! cela fait toujours passer un instant. » Allons chez Picard.

— Allons chez Picard, répéta Firmin.

q

Chapitre 4

Où demeurait Picard ? Je n'en sais, ma foi, plus rien.

Je sais qu'il demeurait à un second étage et qu'on nous introduisit dans son sanctuaire.

C'est ainsi qu'on appelait à cette époque les cabinets des auteurs dramatiques.

Ce sanctuaire était une immense bibliothèque toute tapissée de livres magnifiquement reliés, – de ces livres qui sont là pour n'être jamais dérangés de leur place.

Sur le rebord de cette bibliothèque, et dans les angles, sur des colonnes, étaient les bustes d'Homère, de Sophocle, de Démosthènes, de Cicéron, de Racine, de Corneille et de Molière.

C'était, on en conviendra, un bien grand orgueil ou une bien grande humilité de la part de M. Picard que de vivre dans l'intimité de pareils hommes.

Picard était un petit bossu à l'oeil fin, au nez et au menton pointus, le Rigaudin de sa Maison en loterie.

On l'appelait, à cette époque-là, le descendant de Molière. Je ne lui conteste pas cette légitimité ; mais, en tout cas, c'était un descendant bien descendu.

Il remonta ses lunettes sur son front pour faire accueil à Firmin avec ses vrais yeux.

Firmin avait pour Picard un respect presque filial.

Il explique au descendant de Molière la cause de notre visite.

Picard me regarda à mon tour, mais avec ses lunettes.

— Ah ! voilà le jeune homme ? dit-il.

— Oui, monsieur, le voilà.

— Et vous avez donc fait une tragédie, jeune homme ?

— À peu près.

— Sur quel sujet ?

— Sur Christine.

— Christine de Suède ?

— Oui.

— Qui fait assassiner son amant ?

— Oui.

— Notre confrère Alexandre Duval a déjà fait une tragédie là-dessus.

— Oui, mais pas bonne.

Picard releva ses lunettes.

— Oh ! oh ! fit-il.

— J'ai dit : pas bonne, répétai-je.

— Et qui vous dit, jeune homme, que ce ne soit pas le sujet qui n'était pas bon ?

— À mon avis, il n'y a pas de bons, il n'y a pas de mauvais sujets. !

— Ah ! ah !

— Le tout dépend de la façon dont l’auteur les présente à son public.

— Alors, vous avez vos idées arrêtées ?

— Oui, monsieur.

Picard regarda Firmin d’un air qui voulait dire : « Tu l’entends, ce jeune homme a ses idées arrêtées ! »

Et, s’il eût osé, il se fût mis à rire en se frottant les mains, — comme Rigaudin toujours.

— Alors, continua Picard, vous avez fait une Christine ?

— J’ai fait une Christine.

— Et la Comédie-Française s’en rapporte à mon avis sur l’ouvrage ?

— Je ne dis pas qu’elle s’en rapporte à votre avis ; je dis qu’elle désire avoir votre avis.

— C’est la même chose.

— Pas précisément.

— Donnez-moi cela.

J’allongeai mon manuscrit.

— Très bien, dit Picard.

— Et quand aurez-vous lu ? demanda timidement Firmin.

— Dans huit jours.

— Vous entendez, dit Firmin, dans huit jours. — N’abusons pas des moments de M. Picard.

Je me levai en répétant :

— Dans huit jours !

Quant à abuser des moments de M. Picard, je me promis bien que ce ne serait jamais moi qui lui ferais perdre son temps.

Nous sortîmes.

— Toisé, dis-je à Firmin en mettant le pied sur le palier.

— Vous avez eu tort aussi de lui parler comme vous avez fait.

— Pourquoi cela ?

— Parce que c’est un patriarche.

— Je ne respecte pas tous les patriarches, Loth, par exemple.

— Vous êtes une mauvaise tête.

— Et votre Picard un mauvais esprit.

Nous nous séparâmes sans avoir échangé une parole. J’avais porté la main sur l’arche sainte ; c’était un miracle que je ne fusse point frappé de mort.

Huit jours après, à l’heure fixe, nous nous présentions à nouveau chez Picard. L’auteur de la Petite Ville était dans son sanctuaire.

Mon premier regard découvrit Christine à sa droite ; mais je vis, au pincement de ses lèvres, que ce n’était pas comme place d’honneur qu’il l’avait mise là.

— Je vous attendais, nous dit-il avec un mauvais sourire, qui montrait ses dents grises se projetant en avant dans la direction de son nez et de son menton.

— Eh bien ? lui demanda Firmin.

— Eh bien ? répétai-je.

Picard jouait avec mon malheureux manuscrit comme le tigre joue avec l'homme, ou plutôt – ne comparons pas les petites choses aux grandes, ce n'est permis qu'à Virgile, – ou plutôt comme le chat joue avec la souris.

— Mon cher monsieur, me dit-il de sa voix la plus douce, avez-vous quelque autre moyen d'existence que la carrière des lettres ?

— Monsieur, j'ai chez M. le duc d'Orléans une place de quinze cents francs.

— Eh bien, dit Picard me poussant le rouleau entre les mains, allez à votre bureau, jeune homme, allez à votre bureau.

Je le saluai et je sortis le premier.

En me retournant, je vis qu'il parlait à Firmin en lui tenant les deux mains et en haussant les épaules : sa tête avait l'air de sortir de sa poitrine.

Firmin me rejoignit sur l'escalier.

— Quand je vous l'avais dit ! lui fis-je.

— Diable ! diable ! diable ! murmura-t-il.

Nous nous séparâmes à l'angle de la rue de Richelieu : lui, pour rentrer au Théâtre-Français ; moi, pour monter à mon bureau de la rue Saint-Honoré.

q

Chapitre 5

En rentrant, le garçon de bureau me dit :

— Vous êtes sorti !

— Oui, Féresse.

— Eh bien, en votre absence, il est venu un comédien.

— Quel comédien, Féresse ?

— M. Lafon.

— M. Lafon de la Comédie-Française ?

— Je ne sais pas de quelle comédie il est, mais c'est un comédien.

— Que lui avez-vous dit ?

Il paraissait contrarié de ne pas vous trouver ; alors, je lui ai dit : « Oh ! il ne tardera pas à rentrer, les employés à quinze cents francs n'ont pas le droit de faire de longues absences. »

— Ah ! que vous connaissez bien le code bureaucratique, mon cher Féresse ! Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit qu'il reviendrait.

— C'est bien, Féresse ; allez.

— Comment, que j'aille ?

— Allez à vos affaires, et laissez-moi aux miennes.

— Ah ! c'est-à-dire à celles de l'administration ?

— Oui, Féresse, vous avez raison, et c'est moi qui ai tort.

Féresse sortit en grommelant.

Que me voulait M. Lafon ? Comment M. Lafon s'était-il dérangé pour moi ? M. Lafon, un des gros bonnets de la Comédie-Française !

Lafon avait au théâtre un singulier emploi.

Il jouait les chevaliers français.

Qu'entendait-on par chevaliers français ?

On entendait d'abord les chevaliers français, c'est-à-dire les rôles où l'on portait une toque noire, une plume blanche, une tunique jaune, un pantalon collant, des bottes de buffle et une épée en croix : les Bayard, les Duguesclin, les Raoul, les Tancrède, les Marigny.

Mais on entendait encore tout ce qui s'exprimait en chevalier français. C'est-à-dire les Orosmane, les Zamore, les Cid, les orphelins de la Chine, les Hippolyte, les Pilade, les Britannicus, les Achille, etc., etc.

Or, une fois pour toutes, il était convenu que Talma était mieux, ou, pour parler plus correctement, avait été mieux dans les Hamlet, les Néron, les Macbeth, les Charles IX, les Richard III

et les Othello, c'est-à-dire dans les hommes à remords, les tyrans, les oppresseurs de l'innocence ; mais que Lafon, à son tour, avait le dessus dans les chevaliers français.

C'est-à-dire non seulement dans les Marigny, les Tancrède, les Raoul, les Duguesclin et les Bayard, mais encore dans les Achille, les Britannicus, les Pilade, les Hippolyte, les orphelins de la Chine, les Cid, les Zamore et les Orosmane, qui n'étaient pas des chevaliers français, il est vrai, mais qui étaient dignes de l'être.

Il va sans dire que c'étaient les sots qui étaient convenus de cela ; mais Casimir Delavigne venait de faire un vers qui avait eu un grand succès à cause de la vérité incontestable qu'il contenait :

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

M. Lafon, comme nous l'avons dit, était donc en possession des chevaliers français, c'est-à-dire de tout ce qui prenait le parti du faible contre le fort, et exprimait, par des sentences plus ou moins rebattues, des sentiments plus ou moins généreux.

C'était un drôle de corps que M. Lafon, et dont jamais personne n'a pu avoir le dernier mot.

Il était gascon avant tout ; seulement, il était impossible de dire si ses gasconnades étaient d'un homme d'esprit ou d'un sot.

Un artiste du Théâtre-Français, assez médiocre pour son propre compte, et qui, en termes de théâtre, était égayé un peu plus souvent qu'à son tour, avait une prodigieuse aptitude à imiter l'accent et la manière de dire de Lafon.

Un jour que X... se livrait dans le foyer des comédiens à son talent d'imitation, – et cela au milieu des rires frénétiques de la joyeuse assemblée, – Lafon entre.

L'acteur se tait, mais les rires continuent.

— Eh bien, demande Lafon avec son accent gascon, si pareil à celui de son imitateur que c'était le sien, qui semblait en être l'écho, que se passe-t-il donc ici ?

— Rien, monsieur Lafon. Vous voyez, on riait, répondit X...

— Oui, mais il me semble que tu m'imitais, X... !

— Oh ! monsieur Lafon...

— Je ne t'en veux pas, les grands modèles sont bons à suivre.

— Monsieur Lafon !...

— On dit que tu arrives à me contrefaire de façon miraculeuse.

— Dame, comme vous dites, monsieur Lafon, les grands modèles sont bons à suivre, et, à force de vous étudier...

— Voyons cela, mon ami, voyons cela.

— Oh ! monsieur Lafon, devant vous ?

— Cela me fera plaisir.

— Vraiment ?

— Foi d'Orosmane.

Quand Lafon avait juré par Orosmane, il avait juré par ce qu'il y avait pour lui de plus sacré au monde.

— Puisque vous le voulez absolument, dit X...

— Je t'en prie.

Et X... recommença la tirade.

Lafon l'écouta avec l'attention la plus profonde et de nombreux gestes d'assentiment.

Puis, quand le bouffon eut fini :

— Eh bien, lui demanda Lafon, pourquoi ne joues-tu pas ainsi pour ton compte ? On ne te sifflerait pas, mon ami.

Il faut le dire, les rieurs furent du côté de Lafon.

Autre chose :

Un soir, — c'était le soir de la première représentation de Pierre de Portugal, — j'étais dans les coulisses du Théâtre-Français, avec Adolphe de Leuven et Lucien Arnault. Entre le premier et le second acte, Lafon, qui jouait don Pierre, avait un changement à faire. Il devait quitter ses habits de prince, et aller visiter Inès déguisé en simple soldat.

Lucien Arnault, l'auteur de la pièce, le voit venir à lui avec un costume brodé sur toutes les coutures et un soleil sur la poitrine.

Lucien, désespéré, croit que Lafon s'est trompé de costume, et qu'il va retarder le second acte en rectifiant son erreur.

Il se précipite vers lui.

— Oh ! mon cher Lafon ! lui dit-il, qu'avez-vous donc fait ?

— Comment, ce que j'ai fait ?

— Oui, quel costume avez-vous ?

— Vous n’êtes pas content de mon costume ? Vous êtes difficile, mon cher Lucien ; il est tout flambant neuf.

— Trop flambant, pardieu ! c’est ce dont je me plains.

— Qu’y trouvez-vous donc à redire ?

— Mais je trouve que, pour un soldat, vraiment...

— Quoi ?

— Vous avez trop de broderies, de satin, de velours ; ce soleil surtout...

Lafon interrompit Lucien en lui posant la main sur l’épaule.

— Mon cher Lucien, lui dit-il avec un sourire que je vois encore, apprenez une chose, c’est que j’aime mieux faire envie que pitié.

Et il lui tourna le dos, et il eut la satisfaction de jouer son second acte, non pas en soldat portugais, non pas en chevalier français, mais en troubadour, comme on disait à cette époque.

Lorsque Lafon parlait de Talma, il avait l’habitude de dire l’autre.

Un jour, M. de Lauraguais, impatienté, lui dit :

— Monsieur Lafon, permettez-moi de vous dire qu’il me semble que vous êtes trop souvent l’un.

C’était là l’homme qui était venu en mon absence et qui allait revenir.

Que pouvait me vouloir Tancrede ?

q

Chapitre 6

Pendant que je m'interrogeais moi-même, la porte de mon cabinet s'ouvrit et Féresse annonça :

— M. Lafon !

— Faites entrer, répondis-je en me levant.

M. Lafon congédia Féresse d'un geste superbe, dans lequel il y avait à la fois des remerciements et de la supériorité.

Puis il resta dans l'encadrement de la porte.

— Pardon, dit-il, monsieur, si je me permets de me présenter sans être connu de vous.

— Sans être connu de moi, monsieur Lafon ? répondis-je. Mais vous êtes connu du monde entier !

— Comme artiste, monsieur, c'est vrai. J'aurais donc dû dire, sans être personnellement connu de vous.

— Donnez-vous d'abord la peine d'entrer, monsieur.

M. Lafon fit un signe de remerciement, mais demeura à la même place.

— Monsieur, dit-il, vous avez fait une tragédie sur la reine Christine.

Toutes mes tribulations repassèrent devant mes yeux.

— Hélas ! répondis-je, je ne puis le nier.

— Vous auriez tort de le nier, monsieur. Il paraît qu'il y a de grandes beautés dans cet ouvrage.

— Vous êtes trop bon.

— C'est l'avis de tout le monde.

— Excepté celui de M. Picard.

— Picard ! qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est Picard ; vous ne connaissez pas Picard, monsieur Lafon ?

— Ah ! oui, l'auteur de la Petite Ville. Eh bien, mais que vous importe l'avis de M. Picard ?

— Il ne m'importe pas à moi, mais il paraît qu'il importe au Théâtre-Français ; qui le lui a demandé, et qui, à ce qu'il paraît, l'attend pour décider en dernier ressort de ma pièce.

— Votre pièce est reçue, monsieur.

— Je ne crois pas.

— Elle est reçue, et, la preuve, c'est que je viens vous dire : Monsieur Dumas, est-ce qu'il n'y a pas dans votre ouvrage un gaillard bien campé, qui, au moment où Christine veut faire assassiner le malheureux Monaldeschi, vient dire à cette drôlesse de reine : « Majesté, vous n'en avez pas le droit, non, non, non, vous n'en avez pas le droit. »

— Ah ! sapristi ! monsieur Lafon, vous m’y faites songer ; seulement, c’est trop tard. Non, ce rôle n’y est pas, je conviens que ce rôle manque, monsieur Lafon.

— Oh ! oh ! oh !

— Que voulez-vous ! je suis un apprenti.

— Et l’on ne peut pas l’y introduire ? Je vous réponds que l’ouvrage y gagnerait, monsieur.

— Je n’en doute pas, mais il n’a pas été fait à ce point de vue-là.

— Comment ! monsieur. il n’y a pas, dans toute la cour de Louis XIV, un chevalier français qui, comme le Talbot de Jeanne d’Arc, plaide la cause de ce malheureux étranger ?

— Non.

— C’est impossible, permettez-moi de vous le dire.

— D’abord, ce fut ainsi dans la réalité, monsieur Lafon. L’assassinat fut instantané ; la chose se passait à quinze lieues de Paris, à dix-neuf de Versailles : cette instantanéité est la seule excuse de la reine.

— Elle n’en a pas, monsieur, dit Lafon indigné.

— C’est vrai, monsieur, et je suis de votre avis en bonne moralité. Non, elle n’a pas d’excuse ; mais, si elle en avait une, la seule qu’elle pourrait avoir, c’est la passion, l’emportement, la violence. Il est évident que, si elle réfléchit, Monaldeschi ne doit pas mourir. Mais enfin, vous comprenez, puisqu’il est mort, il faut en prendre notre parti.

— Mais il me semble, monsieur Dumas, que M. Mazarin lui-même à écrit à cette occasion une lettre.

— À laquelle Christine a répondu par une autre qui commençait ainsi : « Très illustre faquin... » Vous ne voudriez pas jouer Mazarin dans de pareilles conditions, n'est pas ?

— Non, monsieur, non. Mais enfin quels sont les autres rôles ?

— Dame, il y a celui de Sentinelli.

— Sentinelli, Sentinelli... Que fait celui-là ?

— Il assassine impitoyablement son ancien ami.

— Oh ! le misérable !

— Cela ne vous convient pas.

— Non.

— Il y a celui de Monaldeschi.

— De la victime ?

— De la victime.

— Est-elle intéressante, la victime ?

— Moins qu'Iphigénie.

— Moins qu'Iphigénie ! et pourquoi cela ?

— Parce qu'Iphigénie marche à l'autel en véritable héroïne de tragédie qu'elle est, consolant son père et sa mère, tandis que Monaldeschi...

— Tandis que Monaldeschi... ?

— Je dois l'avouer, meurt assez misérablement.

— Comment ! il ne marche pas à l'autel la tête haute ?

— D'abord, il n'y a pas d'autel.

— Non, mais c'est une manière de parler. Comment donc meurt-il ?

— La tête basse, monsieur Lafon, implorant la miséricorde de la reine, en se traînant à ses pieds, en appelant au secours.

— Mais c'est donc un lâche ?

— Vous avez dit le grand mot. Eh bien, oui, monsieur Lafon, c'est un lâche.

— Et vous avez osé mettre en scène un pareil bélître ?

— Je l'ai osé.

— Et vous croyez que votre Monaldeschi passera ?

— Je l'espère.

Il secoua la tête.

— Que voulez-vous, monsieur Lafon ! nous sommes des réformateurs ; nous voulons ramener la nature sur la scène.

— La nature ? fit M. Lafon en haussant les épaules.

— La nature, eh ! mon Dieu, oui.

— Vous savez ce que M. de Voltaire disait à propos de la nature ?

— Je le sais, monsieur Lafon ; mais n'importe, je voudrais entendre sortir cette belle maxime de votre bouche.

— Il disait : « Mon... aussi est dans la nature, et je ne le montre pas au public. »

— Il lui montrait quelque chose de bien plus laid que cela à mon avis, monsieur Lafon.

— Que lui montrait-il ?

— Il lui montrait Othello déguisé en Orosmane, et lady Hamlet déguisée en Sémiramis.

— Comment, monsieur Dumas, vous n'admirez pas Orosmane ?

— Non, monsieur Lafon.

— Vous n'admirez pas Sémiramis ?

— Non, monsieur Lafon.

— Mais qu'admirez-vous donc ?

— Tout Eschyle, presque tout Sophocle, un peu d'Euripide chez les anciens ; tout Shakespeare, tout Molière, beaucoup de Corneille, beaucoup de Racine, le Mariage de Figaro et le Barbier de Séville.

— Et vous m'admirez pas Orosmane quand il dit à Nérestan :

Te serais-tu flatté

D'égalier Orosmane en générosité ?

— Non, monsieur Lafon.

— Vous n’admirez pas Tancredé quand il dit à Orbassan :

Toi, superbe Orbassan, c’est toi que je défie,

Viens mourir de ma main ou m’arracher lavie.

— Non monsieur Lafon.

— Vous n’admirez pas Fernand quand il dit à Zambré :

Des dieux que nous servons, connais la différence :

Les tiens t’ont commandé le meurtre et la vengeance,

Et le mien, quand ton bras vient de m’assassiner,

M’ordonne de te plaindre et de te pardonner.

— Non, monsieur Lafon.

— Alors, monsieur, je comprends que vous n’ayez pas mis dans votre Christine un gaillard bien posé qui dise à cette drôlesse de reine : « Votre Majesté n’a pas le droit d’assassiner ce pauvre homme. Non, non, non, elle n’en a pas le droit. »

— Et, du moment que je n’ai pas mis ce gaillard-là dans ma Christine... ?

— Monsieur, ma visite n’a plus d’objet. Votre très humble serviteur, monsieur Dumas ; bien du succès à votre Christine !

— Merci de votre bon souhait, monsieur Lafon, et, si jamais, dans un sujet qui le comportera, il se trouve un gaillard... bien posé...

— Vous songerez à moi.

— Je vous le promets, monsieur Lafon.

La porte se referma. Jamais depuis je n'ai revu Lafon.

Huit jours après, je relus Christine, laquelle fut reçue à l'unanimité.

q

Chapitre 7

Six semaines ou deux mois après la réception de Christine, il fut question de sa mise en répétition. J'avais obtenu un tour de faveur ; je passais sur le corps à des malheureux qui attendaient depuis vingt-cinq ans.

Personne autour de moi ne voulait le croire.

Un jour, on m'annonça mademoiselle Mars, comme on m'avait annoncé M. Lafon.

L'annonce, je l'avoue, m'ébouriffa.

Mademoiselle Mars venant me trouver dans mon pauvre petit bureau !

— Mademoiselle Mars ? demandai-je.

— Mademoiselle Mars, répéta Féresse.

— Quelle mademoiselle Mars ?

— Est-ce qu'il y a deux mademoiselle Mars ? dit de l'anti-chambre une voix dont je reconnus le timbre charmant.

— Comment ! vous, vous en personne ? m'écriai-je en me précipitant vers la porte.

— Sans doute. Puisque vous ne venez pas voir vos acteurs, il faut bien que les acteurs viennent voir leur auteur.

— Ah ! madame, je n'eusse point osé me permettre de me présenter chez vous.

— Du moment que l'on est reçu à la Comédie-Française, on est reçu chez les comédiens français.

— Je l'ignorais, madame.

— Oh ! il y a bien des choses que vous ignorez. Vous ignorez que je viens ici pour causer avec vous ; que la causerie doit durer quelque temps, et que, par conséquent, il faut m'offrir une chaise.

Je me précipitai sur la première chaise venue.

— Voici, madame, voici.

— Et vous, où allez-vous vous mettre ? Voyons, passez à votre place.

Je passai à ma place.

— Asseyez-vous.

Je m'assis.

— Eh bien, voyons : comment distribuons-nous cette pièce-là ?

— D'abord, vous, Christine.

— C'est convenu.

— Firmin, Monaldeschi.

— Il ne sera pas bien partout, mais il aura certains moments. Cela peut aller..

— Perrier, Sentinelli.

— Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

— Pourquoi pas, madame ?

— Est-ce que Perrier joue de la tragédie ? Allons donc.

— Ma tragédie est-elle véritablement une tragédie ? Et vous-même... ?

— Je ne dis pas ; mais, dans mon rôle, il y a beaucoup de comédie, tandis que, dans celui de Sentinelli, il n'y a pas le plus petit mot pour rire.

— Ça, c'est vrai, je l'avoue.

— Ce n'est pas vous qui, de vous-même, avez fait cette distribution-là.

— Je l'avoue encore.

— C'est Firmin qui vous l'a fait faire.

— Vous avez le don de seconde vue, madame.

— Non ; seulement, je connais les coulisses, mon cher monsieur. Mais ce n'était pas Ferrier qu'il vous fallait là-dedans.

— Que me fallait-il donc ?

— C'était Ligier. Ligier, c'est Sentinelli tout craché ; ses défauts sont faits pour ce rôle-là. Comment n'avez-vous pas pensé à lui ?

— Si fait, j'y ai pensé.

— C'est cela ; seulement, on vous a fait penser à un autre.

— Puisque je suis à confesse, je ne veux pas mentir : c'est vrai.

— Ah ! mon petit Firmin, je te reconnais bien là ! Croyez-moi, mon cher monsieur, quand vous ferez une comédie, donnez un rôle de comédie à Perrier ; mais, quand vous ferez une tragédie, donnez le rôle du tragédien à Ligier.

— Croyez que je suis désespéré.

— Oh ! ce n'est pas pour moi, comprenez bien, ce que j'en dis ; c'est pour vous. Qu'est-ce que cela me fait à moi ? Mes scènes ne sont pas avec Perrier.

— Croyez, madame, que je suis parfaitement convaincu que mon intérêt seul vous fait parler.

— Alors, maintenant qu'il est bien entendu que, s'il est possible, vous rendez le rôle à Ligier, et que notre distribution principale est faite, ou à peu près, voulez-vous que je vous fasse quelques observations sur quelques-uns de vos vers ?

— Comment donc, madame ! mais je les recevrai à genoux.

— Oh ! à genoux, à genoux ; je connais cela.

— Quelles observations, madame ?

— Eh bien, il y a d’abord dans ma scène du premier acte, entre moi, La Calprenède... À propos, qui joue La Calprenède ?

— Samson.

— Pas mal. Eh bien, il y a dans cette scène-là une vingtaine de vers que je n’aime pas.

— Une vingtaine de vers ? Diable !

— Oh ! moi, vous savez, je suis saint Jean Bouche-d’or.

— Vous êtes mieux que cela, vous êtes Sainte Jeanne Bouche-de-perle.

Elle me regarda.

— Ah ! c’est vrai, dit-elle, vous êtes du pays de Demoustier.

— Et quels sont ces vers ?

— Attendez, attendez.

Et elle tira de sa poche un rouleau.

— Qu’est-ce que c’est que cela ? demandai-je.

— Mon rôle.

— Déjà copié !

— Non seulement déjà copié, mais déjà su.

— Je vous en fais mon compliment.

Mademoiselle Mars ouvrit son rôle juste à l’endroit où se trouvaient les vers qui lui déplaisaient, – au reste la page était cornée

– et elle lut – il va sans dire que ce ne fut pas de manière à les faire valoir – les vers suivants :

Oh ! lorsqu'il est écrit sur le livre du sort
Qu'un homme vient de naître au front large, au coeur fort,
Et que Dieu sur ce front, qu'il a pris pour victime,
A mis du bout du doigt une flamme sublime,
Au-dessous de ces mots, la même main écrit :
« Tu seras malheureux, si tu n'es pas proscrit,. »
Car, à ses premiers pas sur la terre où nous sommes,
Son regard dédaigneux prend en mépris les hommes,
Comme il est plus grand qu'eux, il voit avec ennui
Qu'il faut vers eux descendre ou les hausser vers lui,
Alors, dans son sentier profond et solitaire,
Passant sans se mêler aux enfants de la terre,
Il dit aux vents, aux flots, aux étoiles, aux bois,
Les chants de sa grande âme avec sa forte voix :
La foule entend ces chants, elle crie au délire,
Et, ne comprenant point, elle se prend à rire ;
Mais, à pas de géant, sur un pic élevé,
Après de longs efforts, lorsqu'il est arrivé,

Reconnaissant sa sphère en ces zones nouvelle
Et sentant assez d'air pour ses puissantes ailes,
Il part majestueux, et qui le voit d'en bas,
Qui tente de le suivre et qui ne le peut pas,
Le voyant à ses yeux échapper comme un rêve,
Pense qu'il diminue à cause qu'il s'élève,
Croit qu'il doit s'arrêter où le perd son adieu,
Le cherche dans la nuit : – il est aux pieds de Dieu.

Je relis aujourd'hui ces vers, après vingt-huit ou vingt-neuf ans ; on en a fait de meilleurs, mais on en a fait beaucoup de pires.

À cette époque, je les regardais comme les plus beaux qui eussent jamais été faits. C'était une espèce de tribut d'admiration moitié à Corneille, moitié à Hugo. Cependant, j'étais loin de me douter, à cette époque, que ce vers serait un jour applicable, à Hugo, comme à Homère comme à Dante :

Tu seras malheureux, si tu n'es pas proscrit.

Je fus donc tout abasourdi, je l'avoue, que ce fût sur ces vers-là que tombât la censure de mademoiselle Mars. Aussi les défendis-je avec acharnement.

Au bout de quelques minutes de discussion, mademoiselle Mars se leva, et, d'un air aussi pincé en sortant qu'il avait été gracieux en entrant :

— Eh bien, soit, fit-elle, puisque vous y tenez tant, on les dira, vos vers ; mais vous verrez l'effet qu'ils feront.

Hélas ! je n'eus pas la satisfaction de voir l'effet qu'ils faisaient, dans cette jolie bouche, du moins. Non seulement mademoiselle Mars ne les dit jamais devant le public, puisque la pièce ne fut pas jouée, mais encore, quoique la pièce ait été répétée, elle ne les dit jamais devant moi.

À la première répétition, comme le souffleur lui envoyait ces vers, qu'il croyait oubliés par elle :

— Passez ! passez ! dit-elle ; l'auteur compte les couper.

Après la répétition, j'allai à Garnier.

— Mais non, lui dis-je, je ne compte pas du tout couper ces vers-là. Je compte, au contraire, les laisser et désire qu'ils soient dits.

— Ah diable ! fit Garnier.

— Quoi, « Ah diable » ?

— Je dis : Ah diable !

— Je vous entends bien, et je demande ce que signifie Ah diable !

— Cela signifie que, si mademoiselle Mars ne veut pas dire vos vers, elle ne les dira pas.

— Comment, elle ne les dira pas ?

— Non. Écoutez ; je la connais...

— Je n'en doute pas.

- Je la souffle depuis trente ans ; c'est comme si je l'habillais.
- Cependant, si l'on joue la pièce, il faudra bien qu'elle les dise.
- Oui, si elle joue la pièce, mais elle ne la jouera pas.
- Soit ; une autre la jouera, alors. Ce n'est pas moi qui lui ai offert le rôle, c'est elle qui me l'a demandé !
- Ça n'y fait rien ; elle ne la jouera pas, et une autre ne la jouera pas. Oh ! je la sais par coeur, la sirène.
- Écoutez, monsieur Garnier.
- J'écoute.
- Il y a répétition demain.
- Oui.
- Je n'y viendrai pas.
- Vous avez tort.
- Pourquoi cela ?
- Je suis un vieux rat de théâtre, moi.
- Eh bien ?
- Qui quitte la partie la perd.
- Au contraire, je m'en vais pour échapper à la fascination.
- Après ?

— Vous lui direz que je la prie de dire les vers en question, attendu que, moi, je ne les couperai pas.

— Je ferai votre commission ; mais elle ne les dira pas.

— Elle ne les dira pas ?

— Non, pas même à la répétition.

— Oh ! oh ! c'est un peu fort !

— Vous verrez.

— Ah ça ! mais tout le monde est donc maître ici ?

— Mon cher monsieur Dumas, écoutez bien ceci ; c'est le résultat de trente ans de contemplation, d'étude et de réflexion : ici, tout le monde a des droits, personne n'a de devoirs.

— C'est profond, ce que vous me dites là, monsieur Garnier.

Il me posa la main sur l'épaule.

— Quand vous connaîtrez le Théâtre-Français, vous serez de mon avis.

— J'en suis déjà, monsieur Garnier.

— Et vous supprimez vos vers ?

— Je les maintiens.

— Vous ne serez pas joué.

— Je ne serai pas joué, ou je le serai avec mes vers.

— Ainsi, vous ne venez pas à la répétition demain ?

— Non.

— Et vous persistez à me charger de la commission en question ?

— Je persiste.

— Adieu, monsieur Dumas.

— Au revoir, vous voulez dire ?

— Adieu.

— Comment, adieu ?

— Votre répétition de demain est la dernière.

— La dernière ?

— Je sais ce que je dis.

— Allons donc !

— Vous verrez !

— Nous verrons.

— Il est encore temps.

— Monsieur Garnier, mademoiselle Mars dira les vers, ou ne jouera pas le rôle.

— Elle ne jouera pas le rôle, et la pièce ne sera pas jouée, au Théâtre-Français du moins.

— Habentsua fata libelli.

— Mon cher monsieur Dumas, je ne sais pas si vous faites une faute de latin ; mais vous faites, à coup sûr, une faute d'arithmétique.

Et nous nous quittâmes ainsi.

q

Chapitre 8

Le lendemain, mademoiselle Mars vint à la répétition. Comme la veille, elle voulut passer les vers ; comme la veille, Garnier les lui souffla.

— Inutile, répéta comme la veille mademoiselle Mars ; l'auteur coupera ces vers.

— Je crois que vous vous trompez, mademoiselle Mars ; il ne les coupera point.

— Comment, il ne les coupera point ?

— Non.

— Vous en êtes sûr, Garnier ?

— J'en réponds.

— Bien ; alors, continuons.

Et mademoiselle Mars continua sans faire d'autre observation, mais en passant les vers.

Le soir, j'allai au Théâtre-Français.

— Y a-t-il répétition demain ? demandai-je au secrétaire.

— Certainement qu'il y a répétition. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour rien. Je voulais savoir.

— Oui, oui, oui, fit-il, il y a répétition.

Et il se remit à sa copie.

— Le lendemain, j'arrivai à heure fixe.

— Eh bien, dis-je à Garnier, il y a répétition.

Il ne me répondit pas et se mit à fredonner le vaudeville du Mariage de Figaro :

Jean Jeannot, jaloux risible...

— Vous n'entendez pas, lui dis-je, il y a répétition.

Il continua :

Veut avoir femme et repos...

— Non, c'est que vous avez dit qu'il n'y aurait pas de répétition.

Il achète un chien terrible...

— Et il y a répétition.

Et le lâche en son enclos...

— Allons, messieurs, en scène ! cria le garçon de théâtre.

— Allons, messieurs, en scène, répétai-je.

— Et mademoiselle Mars ? dit une voix.

Garnier s'entêtait :

La nuit quel vacarme horrible...

— Mademoiselle Mars n'est pas de la première scène, dis-je, elle arrivera avant la seconde.

Le chien court, tout est mordu...

— Allons, allons, Garnier, à votre trou.

Hors l'amant, qui l'a vendu !

acheva Garnier en se glissant dans son trou.

La scène commença, eut son cours et s'acheva.

Puis il se fit un silence.

— Eh bien ? demandai-je.

— Mademoiselle Mars n'est pas arrivée.

— Attendons un instant.

— Une lettre de mademoiselle Mars, dit un second garçon de théâtre.

— Pour qui ?

— Pour le directeur.

— Il n'est pas là.

— Où est-il ?

— Dans son cabinet.

Le garçon de théâtre disparut.

Cinq minutes après, le directeur entra en scène.

— Monsieur Dumas, me dit-il, mademoiselle Mars vous fait ses excuses. Elle est un peu indisposée, et demande que l'on répète sans elle, ou qu'on mette la répétition à demain.

— Que l'on répète sans elle ? m'écriai-je. Impossible ! Elle a le principal rôle.

— Alors, dit le directeur, remettons la répétition à demain.

— Oui, à demain, répondis-je, cela vaut mieux.

Puis, me retournant vers Garnier :

— À demain, Garnier ; vous entendez, lui dis-je.

— Oui, j'entends.

Et, avec un signe de tête d'une inimitable expression, il fredonna :

À demain,

Demain, demain, demain,

Demain, de bon matin,

Remettons la partie.

À demain,

Demain, demain, demain,

De votre tragédie

Nous verrons la fin !

Le lendemain, l'indisposition de mademoiselle Mars continuant, il n'y eut pas de répétition, ni le surlendemain, ni les jours suivants, ni jamais !

De sorte que Christine fut jouée à l'Odéon par mademoiselle Georges, au lieu d'être jouée au Théâtre-Français par mademoiselle Mars.

Il en résulta que Ligier, qui était sorti du Théâtre-Français parce qu'il ne jouait pas Sentinelli, joua Sentinelli à l'Odéon.

Ô grand prophète Garnier ! toi qui avais du moins l'avantage sur tes prédécesseurs Ezéchiel, Daniel, Jérémie, Habacuc et saint Jean, d'être clair comme l'eau de roche, que tu avais bien raison de dire que tu connaissais mademoiselle Mars comme sa couturière !

q

Chapitre 9

J'avais bien vu qu'il fallait me résigner.

D'ailleurs, M. Brault, poète dramatique dont la carrière avait dévié, et qui avait été préfet, après avoir perdu sa préfecture, avait fait une tragédie de Christine et était venu la lire au Théâtre-Français.

C'était une pièce complètement jetée dans le moule classique, et qui n'avait qu'un tort : c'était de venir vingt ans trop tard.

Mais ce qui serait un tort dans un autre théâtre est une recommandation au Théâtre-Français.

La pièce de M. Brault fut reçue en haine de ma pièce.

On voit que j'étais prédestiné ; j'avais déjà des haines avant d'avoir rien fait.

J'avais le droit pour moi, je pouvais chanter comme Roger :

Dans mon bon droit j'ai confiance.

Mais trois choses m'empêchaient de chanter ce beau vers.

La première, l'opéra des Huguenots n'était pas fait ;

La seconde, je n'ai jamais chanté, même le vaudeville final de Figaro ;

La troisième, je n'ai jamais eu confiance dans mon bon droit.

Il en résulta – il est vrai que l'expérience de mon ami Garnier me guidait dans ce dédale –, il en résulta que je fis mon deuil de Christine.

Et j'eus bien raison.

Il y avait au Théâtre-Français une artiste nommée madame Valmonzey, qui n'a laissé aucun souvenir comme talent, mais qui a laissé quelques souvenirs comme beauté.

Le rôle avait été distribué à madame Valmonzey.

Madame Valmonzey était l'amie d'un homme de lettres nommé M. Évariste Dumoulin, lequel rendait compte du Théâtre-Français au Constitutionnel.

Le Constitutionnel m'a toujours été fatal.

L'influence de M. Évariste Dumoulin fit que la Christine de M. Brault fut mise en répétition.

Je pouvais me plaindre, faire un procès, le gagner même.

On me dépêcha le fils de M. Brault, charmant jeune homme qui, au nom de son père mourant, vint me prier de lui céder mon tour.

J'ai toujours un peu fait le grand seigneur, que je gagnasse quinze cents francs ou cent cinquante mille francs par an. Ma mère et moi attendions la représentation de Christine pour manger.

Je donnai à M. Brault mourant mon tour de Christine. Je crois, autant que je puis me le rappeler, qu'il eut la satisfaction de voir la représentation de sa pièce avant sa mort.

J'étais payé.

Mais ma pièce venait derrière une pièce de M. Fulchiron, requise en 1806.

Elle reprenait son tour. C'était trop juste ; j'avais cédé le mien.

Il est vrai que Garnier me soufflait tout bas :

— Faites-en une autre ; donnez le rôle à mademoiselle Mars. Ne lui faites pas de vers de trente-six pieds au lieu de vers de douze. Ne la contrariez en rien, et votre pièce sera jouée.

— Mais, dis-je à mon protecteur, on fait les vers comme on peut, mon cher Garnier. J'ai envie de faire ma pièce en prose.

— Ce sera encore mieux.

— Je vais chercher un sujet.

— Vous n'en avez pas encore un dans la tête ?

— Ma foi, non.

— Cherchez.

— Je rentre pour cela.

Et je rentrai effectivement.

Mais, avant de me renfermer dans mon bureau, j'avais un confident auquel, par un reste de penchant pour la tragédie, j'aimais à raconter ce qui s'était passé.

Ce confident, c'était un bon ami à moi, nommé de la Ponce, lequel bon ami m'avait appris beaucoup d'italien et un peu d'allemand.

Je pris le premier prétexte venu et j'entrai aux bureaux de la comptabilité, situés au troisième étage.

Le mien était au second.

De la Ponce n'était point à son poste, mais sur son bureau était un volume d'Anquetil tout ouvert.

Je jetai machinalement les yeux sur le volume, et je lus à la page 95 les lignes suivantes :

« Quoique attaché au roi, et par état ennemi du duc de Guise, Saint-Mégrin n'en aimait pas moins la duchesse Catherine de Clèves, et l'on dit qu'il en était aimé. L'auteur de cette anecdote nous représente l'époux indifférent sur l'infidélité réelle ou prétendue de sa femme ; il résista aux instances que les parents lui

faisaient de se venger, et ne punit l'indiscrétion ou le crime de la duchesse que par une plaisanterie.

» Il entra un jour de grand matin dans sa chambre tenant une potion d'une main et un poignard de l'autre. Après un réveil brusque, suivi de quelques reproches :

» – Déterminez-vous, lui dit-il d'un ton de fureur, à mourir par le poignard ou par le poison.

» En vain demande-t-elle grâce, il la force de choisir. Elle avale le breuvage et se met à genoux, se recommandant à Dieu et n'attendant plus que la mort. Une heure se passe dans ces alarmes. Le duc alors rentre avec un visage serein et lui apprend que ce qu'elle a pris pour du poison est un excellent consommé. Sans doute, la leçon la rendit plus circonspecte par la suite. »

Je ne sais pourquoi l'anecdote, comme l'appelle M. Anquetil, me frappa. J'empruntai le volume et j'eus recours à la Biographie, article Saint-Mégrin.

La Biographieme renvoya aux Mémoires de l'Estoile.

J'ignorais complètement ce que c'était que les Mémoires de l'Estoile.

Un vieux savant de mes amis non seulement me renseigna, mais encore me prêta le livre.

Je rentrai. Je cherchai, et, tome premier, page 35, je trouvai le paragraphe suivant :

« Saint-Mégrin, jeune gentilhomme bourdelois, beau, riche et de bonne part, l'un des mignons fraisés du roi, sortant à onze heures du soir du Louvre, où le roi étoit, en la même rue du

Louvre, vers la rue Saint-Honoré, fut chargé de coups de pistolet, d'épée et de coutelas par vingt ou trente hommes inconnus, qui le laissèrent sur le pavé pour mort, comme aussi mourut-il le jour ensuivant, et fut merveille comment il put tant vivre, étant atteint de trente-quatre ou trente-cinq coups mortels. Le roi fit porter son corps mort au logis de Boisy, près la Bastille, où étoit mort Quélus, son compagnon, et enterré à Saint-Paul avec même pompe et solennité qu'avoient été auparavant inhumés, dans ladite église, Quélus et Maugiron, ses compagnons.

» Et de cet assassinat ne fut fait aucune instance, Sa Majesté étant bien avertie que le duc de Guise l'avoit fait faire pour le bruit qu'avoit ce mignon d'entretenir sa femme, et que celui qui avoit fait le coup portoit la barbe et la contenance du duc de Mayenne, son frère.

» Les nouvelles venues au roi de Navarre, il dit :

» – Je sais bon gré au duc de Guise, mon cousin, de n'avoir pu souffrir qu'un mignon de couchette comme Saint-Mégrin le fit cocu ; c'est ainsi qu'il faudroit accoutrer tous les autres petits galants de cour qui se mêlent d'approcher les princesses pour les mugueter et leur faire l'amour. »

— Diable ! me dis-je après avoir lu ce paragraphe, il me semble que, si le duc de Guise a plaisanté avec la maîtresse, il n'a pas plaisanté avec l'amant.

Puis, comme les Mémoires de l'Estoile, dans leur style naïf et coloré à la fois, m'inspiraient une grande curiosité, je continuai de lire.

Quelques pages plus loin, je trouvai l'anecdote suivante :

« Le mercredi 19 août, Bussy d'Amboise, premier gentilhomme de M. le Duc, gouverneur d'Anjou, abbé de Bourgueil, qui faisoit tant le grand et le hautain à cause de la faveur de son maître et qui avoit tant fait de maux et pilleries ès pays d'Anjou et du Mayne, fut tué par le seigneur de Monsoreau, ensemble avec lui le lieutenant criminel de Saumur, en une maison dudit seigneur de Monsoreau, où la nuit ledit lieutenant, qui étoit son messenger d'amour, l'avoit conduit pour coucher cette nuit-là avec la femme dudit Monsoreau, à laquelle Bussy, dès longtemps, faisoit l'amour, et auquel ladite dame avoit donné exprès cette fausse assignation pour le faire surprendre par Monsoreau, son mari ; à laquelle comparaisant vers le minuit, fut aussitôt investi et assailli par dix ou douze qui accompagnoient le seigneur de Monsoreau, lesquels de furie se ruèrent sur lui pour le massacrer. Ce gentilhomme, se voyant si pauvrement trahi et qu'il étoit seul (comme on ne s'accompagne guère pour de telles expéditions), ne laissa pourtant pas de se défendre jusqu'au bout, montrant que la peur, comme il disoit souvent, jamais n'avoit trouvé place en son coeur, car, tant qu'il lui demeura un morceau d'épée dans la main, il combattit toujours et jusques à la poignée, et après s'aida des tables, bancs, chaises et escabelles, avec lesquels il en blessa trois ou quatre de ses ennemis. Jusqu'à ce qu'étant vaincu par la multitude, et dénué de toute arme et instrument pour se défendre, fut assommé près d'une fenêtre par laquelle il se cuidoit sauver. Telle fut la fin du capitaine Bussy. »

Par quel mécanisme de l'intelligence la mort de Bussy se souda-t-elle à celle de Saint-Mégrin ? Ce me serait impossible à dire.

Ce que je sais, c'est qu'avec ces deux fragments des Mémoires de l'Estoile et une scène de l'Abbé de Walter Scott, où Murrey veut

faire signer à Marie Stuart son abdication, je fis en deux mois mon drame de Henri III.

La création du petit page m'appartenait entièrement, de même que le développement des caractères de Saint-Mégrin et de la duchesse de Guise.

Plus, toute l'intrigue de la pièce.

Je lus Henri III chez Nestor Roqueplan.

La lecture eut le plus grand succès.

Firmin était présent, les applaudissements lui firent un grand effet.

Il organisa une lecture chez lui à laquelle devaient assister Taylor et Béranger.

De plus, Michelot, Samson, mademoiselle Mars, mademoiselle Leverd.

Cette deuxième lecture ne fit que confirmer le succès de la première.

On décida, séance tenante, que, le lendemain, jour de comité, les artistes présents demanderaient une lecture extraordinaire, et qu'en s'appuyant du premier tour de faveur qui m'avait été accordé pour Christine et que j'avais cédé à M. Brault, on en demanderait pour moi un second.

Le même soir, Firmin me prit à part.

— Écoutez, me dit-il ; je vous demande une grâce.

— Laquelle ?

— C’est de me donner le rôle du petit page.

— Pour vous ?

— Non, pour cette belle enfant-là.

Et il me montra Louise Despréaux, qui devint plus tard madame Allan.

— Je crois bien !

— C’est mon élève et je vous réponds d’elle.

— C est convenu.

— Votre parole d honneur !

— Parole d’honneur.

Il appela la jeune fille.

— Louise ?

Louise, qui se doutait probablement de ce qui nous occupait, accourut.

— Tu l’as, dit Firmin.

— Oh ! que je suis contente ! s’écria-t-elle en sautant de joie.

— Embrasse-le.

— Volontiers.

Et, dans sa joie, elle me jeta les deux bras au cou.

— Mais, sérieusement, là, dit-elle, quelque chose que fasse mademoiselle Mars pour me le retirer ?

— Mademoiselle Mars ? Pourquoi mademoiselle Mars ferait-elle quelque chose pour vous retirer un rôle ?

— Quelque chose que fasse mademoiselle Mars pour me l'ôter ? répéta Louise.

Je regardai Firmin.

— Elle sait parfaitement ce qu'elle dit, ajouta Firmin.

Je fis un mouvement qui signifiait : « Puisqu'elle sait ce qu'elle dit, je n'ai pas besoin de le savoir, moi. »

— Quelque chose que fasse mademoiselle Mars pour vous l'ôter, répétai-je.

Et je fus embrassé une seconde fois.

Le lendemain, je recevais ma lettre d'avis.

Henri III fut lu le 1^{er} septembre 1828 et reçu par acclamation.

Après la lecture, on m'appela dans le cabinet du directeur.

J'y trouvai mademoiselle Mars. Elle aborda la question avec cette sorte de brutalité qui lui était habituelle.

— Ah ! c'est vous, dit-elle. Il s'agit ici de ne point faire les mêmes bêtises que pour Christine.

— Quelles bêtises, madame ? lui répondis-je.

— Dans la distribution.

— Ah ! c'est vrai ; j'avais eu l'honneur de vous distribuer le rôle de Christine et vous ne l'avez pas joué.

— C'est possible : il y a bien des choses à dire là-dessus ; mais je vous promets que je jouerai celui de la duchesse de Guise.

— Alors, vous vous le distribuez ?

— Mais sans doute. Ne m'était-il pas destiné ?

— Si fait, madame.

— Eh bien, alors ?

— Aussi je vous remercie bien sincèrement.

— Maintenant, le duc de Guise... À qui donnez-vous le duc de Guise ?

— À Ligier.

— Il n'est plus ici.

— Où est-il ?

— À l'Odéon. En son absence, vous n'avez que Michelot qui puisse vous jouer cela.

— Pardon, madame, Michelot est comme Perrier, il ne joue que de la comédie.

— Il jouera très bien le duc de Guise.

— Madame, il ne le jouera ni bien ni mal.

— Pourquoi cela ?

— Mais pour une raison toute simple : c'est qu'il ne le jouera pas.

— Et que jouera-t-il ?

— Il jouera Henri III.

— Henri III, le gros Michelot ?

— Henri III, oui, madame.

— Allons donc ! C'est à Armand que convient le rôle d'Henri.

— Il lui convient peut-être, madame ; mais c'est Michelot qui le jouera.

— Mais qu'avez-vous donc contre Armand ?

— Moi, madame ? Absolument rien. Je n'ai pas l'honneur de le connaître...

— Eh bien, alors ?

— Vous ne me laissez pas achever. Je n'ai pas l'honneur de le connaître autrement que de réputation.

— Vous croyez à ces calomnies, vous !

— À quelles calomnies ?

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Non, madame, je n'y crois pas ; mais j'ai peur que d'autres n'y croient.

— Je vous préviens que j'en ai déjà parlé à Armand.

— Vous avez eu tort, madame.

— Je me suis engagée.

— Vous vous dégagerez.

— Oh ! mais vous êtes étrange, savez-vous ?

— Non, madame ; seulement, j'ai résolu qu'Henri IIIserait joué.

— Ah !... Eh bien, maintenant, voyons ! Catherine ; à qui faites-vous jouer Catherine ? À madame Paradol ?

— À mademoiselle Leverd.

— Leverd ? Elle n'acceptera pas le rôle.

— Elle l'a accepté.

— Elle ne le jouera pas.

— Je le ferai apprendre en double.

— Bon. Reste le page.

— Reste le page.

— Je joue trois scènes avec lui. Je vous préviens que je désire pour ce rôle quelqu'un qui me convienne.

— Je tâcherai, madame.

— Nous avons madame Menjaud, qui le jouera à ravir.

— Madame Menjaud a beaucoup de talent, mais il lui manque le physique du rôle.

— Oh ! c'est trop fort ! Et sans doute ce rôle-là est distribué aussi ?

— Oui, madame, il est distribué.

— Et à qui ? Est-ce une indiscrétion ?

- À mademoiselle Louise Despréaux.
- À mademoiselle Louise Despréaux ?
- Oui, madame.
- Choisir mademoiselle Louise Despréaux pour un page !
- Pourquoi pas ?
- Mais parce que...
- N'est-elle pas jolie ?
- Si fait, mon Dieu ! Mais il ne s'agit pas seulement d'être jolie.
- N'a-t-elle pas du talent ?
- On dit qu'elle en aura.
- Eh ! madame, un rôle peut aider ce talent à venir.
- Mais faire jouer un page à cette petite fille !
- J'attends encore que vous me donniez une bonne raison pour qu'elle ne le joue pas.
- Eh bien, dit mademoiselle Mars, vous la verrez en pantalon collant.
- Bon ! que verrai-je ?
- Vous verrez qu'elle est horriblement cagneuse.
- Le fait est, madame, que c'est un cas rédhibitoire.
- Tandis que madame Menjaud...

— N'est pas cagneuse... Je le sais ; mais elle a d'autres défauts, que mademoiselle Despréaux n'a pas.

— Allons ! je vois que vous tenez absolument à mademoiselle Despréaux.

— Oui, madame.

— Soit. Au fait, que m'importe, à moi ? Que l'ouvrage aille comme il pourra ! Je n'ai pas le rôle de la pièce. Du reste, je vois bien d'où vient l'entêtement.

— D'où vient-il ?

— Il ne vient pas de vous.

— C'est possible.

— Il vient de Firmin.

— Vous m'avez dit un jour, madame, que vous étiez saint Jean Bouche-d'or... Moi, je suis son frère.

— Il veut pousser son élève.

— C'est d'un bon professeur.

— Vous mériteriez que je vous laissasse votre rôle.

— Madame Dorval le jouerait.

— Madame Dor... ! madame Dorval ! Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est une femme d'un grand talent, madame.

— Qui joue les Deux Forçats à la Porte-Saint-Martin. Ah ! mon Dieu !

— La pièce est mauvaise, mais l'actrice est bonne.

— Pourquoi n'avez-vous point été lui porter votre pièce tout de suite, à madame Dorval ?

— Parce que j'avais pris une espèce d'engagement avec le Théâtre-Français.

— Alors, vous ne tenez pas à être joué par nous ?

— J'y tiens, au contraire, madame, puisque je reviens à la Comédie-Française après la façon dont on s'y est conduit envers moi.

— Mais ne dirait-on pas qu'on vous a mis à la porte !

— À peu près.

— Vous êtes un grand enfant. Allons ! calmez-vous ; votre place est ici, il faut y rester. Seulement, vous réfléchirez, n'est-ce pas ?

— À quoi, madame ?

— À votre distribution.

— Je ne réfléchis jamais à ce qui est fait.

— Ainsi, c'est fait ?

— C'est fait.

— Vous ne changerez pas de sentiment ?

— Il est possible que je change de sentiment, mais je ne changerai pas de distribution.

— Eh bien, allons ! vous êtes le premier que je voie si entêté que cela.

Je saluai.

— Seulement, mon cher, demandez à voir les jambes de votre page.

— Quoique ce soit fort indiscret, madame, je vous promets de le demander.

Je saluai une seconde fois, et je sortis du bureau, laissant mademoiselle Mars stupéfaite.

C'était la première fois qu'un auteur lui tenait tête.

Cependant, je dois le dire, les jambes de mon page me trottaient par l'esprit ; je courus chez Firmin.

— Vous savez ce qui se passe ? lui dis-je.

— Non !

— Je viens d'avoir une scène avec mademoiselle Mars.

— Ah ! vous pouvez être tranquille ; ce ne sera pas la dernière.

— Diable ! vous ne me présagez pas là un avenir couleur de rose.

— Et à quel propos ?

— À propos de la distribution.

— Conte-moi cela.

— Elle voulait le rôle de Henri III.

— Pour son barbouilleur M. Armand, n'est-ce pas ?

— Justement. Elle voulait le rôle du duc de Guise pour Michelot.

— Elle eût été sûre qu'il n'aurait pas été trop dramatique.

— Enfin elle voulait le rôle du page pour...

— Pour madame Menjaud ?

— Pour madame Menjaud.

— Elle aurait été sûre qu'elle n'eût pas été trop jeune et trop jolie. Tenez, on dit que Mazarin, mourant, dit à Louis XIV : « Je vous ai rétabli sur le trône, j'ai fait la paix dans le royaume, je vous ai marié à l'infante d'Espagne, je vous laisse tous mes biens par mon testament ; eh bien, sire, je vais vous donner un conseil plus précieux que tout cela : ne prenez jamais de premier ministre. »

— Ce qui veut dire ?

— Ne consultez jamais un comédien sur votre distribution.

— Pas même vous ?

— Pas même moi. Je ne vaudrais pas mieux qu'un autre ; chacun de nous a ses intérêts, voyez-vous. Ainsi, mademoiselle Mars, qui a ses petits soixante ans, ne veut pas de la blonde et fraîche figure de Louise auprès d'elle. Elle aimerait mieux madame Menjaud.

— Mais, dites-moi donc, elle dit que Louise...

— Que dit-elle ?

— Elle dit que Louise a les genoux cagneux.

— Écoutez, mon cher, je ne connais pas les genoux de Louise, mais Louise mettra un maillot, et vous verrez ses genoux.

— Je ne vous cache pas que cela me fera plaisir.

— Je crois bien !

Trois jours après, je dînais chez Firmin, et, au dessert, Louise Despréaux entra en page.

Louise Despréaux joua le rôle d'Arthur aux grands applaudissements du public.

Mais, avant d'en arriver là, bon Dieu ! que de rages, que de désespoirs, que de grincements de dents !

Oh ! le Théâtre-Français, c'est un cercle de l'enfer oublié par Dante, où Dieu met les auteurs tragiques qui ont cette singulière idée de gagner la moitié moins d'argent qu'ailleurs, d'avoir vingt-cinq représentations au lieu d'en avoir cent, et d'être décorés sur leurs vieux jours de la croix de la Légion d'honneur, non pas pour les succès obtenus, mais pour les souffrances éprouvées.

q

Chapitre 10

Vous connaissez, cher lecteur, les habitudes du lièvre, qui revient toujours à son lancer, de sorte que le chasseur n'a qu'à l'y at-

tendre, il est toujours sûr de le tuer, ou du moins d'avoir la chance de tirer dessus.

Le Théâtre-Français, c'était mon lancer, et l'on avait beau y tirer sur moi, j'y revenais toujours.

Sur ces entrefaites, cédant à une espèce de malaise sourd qui était dans l'air et qui précède d'habitude les grandes crises politiques, j'avais fait Antony.

Dans quelles conditions personnelles avais-je fait cet ouvrage ? C'est ce que l'on pourra voir dans mes Mémoires.

En somme, une fois fait, j'écrivis au Théâtre-Français que j'avais commis un nouveau drame, et que je désirais une lecture.

Henri III avait eu un succès immense ; mademoiselle Mars, personnellement, y avait été fort applaudie. Je devais donc penser qu'ayant fait entrer trois cent mille francs dans la caisse de MM. les comédiens du roi, ma venue serait un triomphe.

Excusez-moi, cher lecteur, je n'avais que vingt-six ans.

J'arrivai donc au jour dit avec mon manuscrit, plein de confiance dans mon génie et convaincu que j'avais fait un chef-d'oeuvre.

Êtes-vous nageur ? avez-vous parfois plongé profondément dans une rivière et senti, à mesure que vous vous enfoncez, les couches d'eau se refroidir ?

Eh bien, voilà l'effet que me fit la lecture d'Antony.

Je fus reçu à la considération du succès d'Henri III, et surtout à celle-ci, que, la pièce ne nécessitant aucune dépense, le théâtre

rentrerait facilement dans ses frais.

Les deux rôles principaux furent distribués à mademoiselle Mars et à Firmin, qui parurent médiocrement flattés du cadeau.

Le second rôle de femme, celui de la vicomtesse, fut distribué à une charmante femme, qui était alors au Théâtre-Français, et que l'on appelait Rose Dupuis.

C'est la mère de notre excellent artiste Dupuis, du Gymnase.

Menjaud jouait ou devait jouer le poète.

J'ai dit que la pièce avait été reçue en considération de deux choses, j'eusse dû dire en considération de trois choses, et ajouter même que la troisième était la principale.

On s'était dit tout bas :

— Recevons, qu'importe ! la censure ne laissera jamais paraître une pareille énormité.

Mais MM. les comédiens français avaient compté sans la révolution de Juillet.

Arrivèrent ces trois jours qui, en renversant pas mal d'autres choses, renversèrent sans s'en apercevoir la censure.

Nous disons sans s'en apercevoir, parce qu'en effet, dès qu'on s'aperçut que la censure n'était plus là, on la rétablit.

Mais enfin, l'hydre engourdie resta deux ou trois ans cachée dans son antre du ministère de l'intérieur, de sorte que, pendant ce temps-là, Antony, Richard Darlington, la Tour de Nesle, Marion Delorme, Angèle, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, firent leur apparition.

Il est probable que, sans cet interrègne, ces sept règnes, qui produisirent de si grands ravages dans la société, seraient encore inédits.

Mais enfin la révolution de Juillet abolit la censure ; de sorte que le Théâtre-Français, qui se croyait bel et bien garanti contre moi, me vit apparaître un jour au seuil du comité et entendit ressentir ces formidables paroles :

— Et Antony ?

J'avais pour Antony un tour de faveur que l'on m'avait imprudemment accordé, toujours dans l'espérance de la censure, et voilà qu'il fallait faire droit à mon tour de faveur.

Il est vrai qu'on avait, comme on dit en termes de théâtre, la ressource de me dégoûter.

Il faut rendre justice à MM. les comédiens de la rue de Richelieu, ils firent tout ce qu'ils purent pour cela.

Pendant que les grands répétaient, les autres écoutaient, et, quoiqu'il n'y ait pas dans Antony le plus petit mot pour rire, c'était une hilarité dont la contagion s'étendait à tout le monde, excepté à un brave homme que, de Suisse, on avait fait garçon d'accessoires, et que l'on nommait Marquet.

Consignons son nom ici, afin que la postérité soit de moitié dans la reconnaissance que je lui dois.

Puis prenons garde d'oublier un détail qui a eu une grande influence sur l'intérieur des coulisses de la Comédie-Française.

La révolution qui avait emporté la branche aînée et la censure avait renvoyé en même temps les Suisses dans l'antique Helvétie,

– comme disent encore de nos jours les poètes de l’Académie.

C’était justice au point de vue révolutionnaire ; les Suisses avaient tiré sur le peuple.

Nous avons dit que Marquet était suisse au Théâtre-Français ; – mais, entendons-nous bien : – suisse comme celui des Plai-deurs, de Racine, excepté qu’au lieu de le faire venir d’Amiens, on l’avait fait venir de Pontoise.

Marquet, comme de raison, n’avait tiré sur personne, et l’on n’avait aucun motif de renvoyer Marquet dans l’antique Pontoise.

Je sais bien qu’après les révolutions, il n’y a pas besoin de motifs pour renvoyer les gens. – Enfin, on n’avait pas renvoyé Marquet.

Seulement, de suisse, on l’avait fait garçon d’accessoires.

Ceci amena un grand changement dans l’étiquette du Théâtre-Français.

Du temps que la branche aînée régnait et que Marquet était suisse, il était défendu d’avoir le chapeau sur la tête dans les coulisses du Théâtre-Français.

Aussitôt que l’on oubliait cette défense et que l’on se couvrait, Marquet, avec son majestueux costume de suisse et avec sa politesse parfaite, venait vous dire :

– Monsieur, vous êtes dans un théâtre royal ; ayez la bonté de tenir votre chapeau à la main.

Et l’on ôtait son chapeau, et l’on parlait le chapeau à la main aux actrices, auxquelles il y a deux raisons, à mon avis, de parler

le chapeau à la main : la première, parce que ce sont des femmes toujours ; la seconde, parce que ce sont des femmes de talent quelquefois.

Aujourd'hui, on parle aux femmes du Théâtre-Français le chapeau sur l'oreille et les mains dans les poches.

Si l'on n'avait pas peur du feu, et si les pompiers n'étaient pas là, on leur parlerait le cigare à la bouche.

Donc, du temps de Christine et d'Henri III, Marquet était suisse ; du temps d'Antony, il était garçon d'accessoires.

Mais, quoiqu'il fût descendu d'un cran et qu'il n'eût plus sa hallebarde, Marquet n'en était pas plus fier.

Il en résultait que Marquet était resté mon ami ; et je dois ajouter à sa louange que, dans tous les hauts et les bas que j'ai eus avec MM. les comédiens français, il est constamment resté le même pour moi.

Eh bien, dans tous les passages dramatiques, j'étais sûr de voir deux choses en dehors de ce que je devais y voir :

La tête de Marquet entrouvrant la porte du fond, et le casque du pompier passant par le manteau d'Arlequin.

Jeunes auteurs qui vous livrez au théâtre, n'oubliez pas les quelques lignes qui vont suivre, et qui ont rapport à ce casque de pompier.

Le casque du pompier, voyez-vous, c'est le symbole du succès de larmes.

Le casque du pompier, c'est l'équivalent du capucin-baromètre.

Si le temps doit être beau, le capucin sort et se montre.

Si le temps doit être nébuleux, le capucin reste chez lui.

Le pompier qui sort de la coulisse, comprenez-vous, c'est l'intérêt populaire.

Si vous intéressez le pompier au point que, oubliant son devoir, il sorte de la coulisse et en arrive à se mêler aux comparses, votre affaire est claire : vous avez un succès.

Plus il sort, plus le succès sera grand.

Voilà pourquoi je vous disais que le casque du pompier, c'était le symbole du succès de larmes.

Or, dans toutes les situations dramatiques d'Antony, je voyais la tête de Marquet qui entrebâillait la porte du fond et le casque du pompier qui sortait de la coulisse.

q

Chapitre 11

Et cependant, les répétitions d'Antony continuaient au milieu de la distraction des deux acteurs principaux, des airs ironiques des chuchoteurs de seconds rôles, et de l'attention soutenue du garçon d'accessoires et du pompier de service.

Elles durèrent ainsi trois mois ; on avait pour les allonger le prétexte des émeutes.

Pendant ces trois mois, avec une persistance et une habileté dont elle était seule capable, mademoiselle Mars était parvenue à ramener le rôle d'Adèle aux proportions d'un rôle d'Alexandre Duval ou de Scribe, de la Fille d'honneur ou de Valérie.

De son côté, Firmin jouait de son mieux le rôle d'Antony, comme il avait fait, deux ans auparavant, de celui de Monaldeschi, et il en rabattait toutes les aspérités.

Il en résulta que, le trimestre écoulé, Adèle et Antony étaient deux charmants amoureux du Gymnase, qui pouvaient parfaitement s'appeler M. Arthur et mademoiselle Céleste.

Et encore la pièce paraissait-elle bien hasardée.

Mais, me direz-vous, mon cher lecteur, comment se fait-il que, vous qui résistiez si robustement à vos artistes lors de la distribution, qui vous étiez posé si carrément comme un bloc de granit vis-à-vis de mademoiselle Mars, lorsqu'elle avait voulu donner le rôle de mademoiselle Louise Despréaux à madame Menjaud, et celui de Michelot à M. Armand, comment se fait-il que vous ayez cédé aux observations de mademoiselle Mars et de Firmin, au point de dénaturer votre oeuvre ?

Ah ! comment se fait-il !...

Comment se fait-il que la rouille ronge le fer, que la caresse des vagues use le rocher, que le regard de la lune dévore les monuments ?

Vous savez l'histoire de la goutte d'eau qui tombe toutes les secondes à la même place, et qui finit par creuser le marbre au bout de mille ans.

En somme, tel était devenu Antony, si bien que les artistes principaux paraissaient plus contents de leurs rôles, que les artistes secondaires riaient moins et chuchotaient moins, mais qu'en revanche Marquet n'entrouvrait plus avec sa tête la porte du fond, et que je ne voyais plus poindre la paillette d'or au casque du pompier.

Mes amis sortaient de la répétition, en disant :

— C'est une jolie pièce, un charmant ouvrage. Nous ne t'aurions jamais cru capable de travailler dans ce genre-là.

Ces éloges, je l'avoue, me blessaient profondément. Je soupirais et je répondais :

— Ni moi non plus, je ne me serais jamais cru capable de travailler dans ce genre-là.

Enfin, le jour de la représentation approcha, quelque chose que l'on fit pour le reculer.

L'affiche annonça :

Après-demain, samedi, première représentation d'Antony, drame en cinq actes, en prose.

Je m'étais arrêté comme s'arrête tout auteur devant l'affiche, et j'avais lu, avec ce serrement de coeur mêlé d'une certaine allégresse, l'annonce de ma prochaine représentation, lorsque j'entrai au théâtre pour faire ma dernière répétition.

Je trouvai à tout le monde un air étrange.

Il est vrai que j'étais de dix minutes en retard.

J'arrivai jusqu'à mademoiselle Mars.

— Vous savez, me dit-elle, que nous vous attendons depuis dix minutes ?

— C'est vrai, mademoiselle, répondis-je ; mais je me suis trouvé dans un embarras de voitures, et mon cocher a été obligé de faire un énorme détour.

— Oh ! du reste, cela ne fait rien.

— Vous êtes bien bonne.

— Je voulais vous dire que l'on vous a prévenu de ce qui arrive ?

— Non.

— On ne vous a pas prévenu ?

— Il arrive donc quelque chose ?

— On nous éclaire au gaz.

— Tant mieux.

— On nous fait un nouveau lustre.

— Recevez mon compliment.

— Oui, mais ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce, alors, mademoiselle ?

- J'ai fait douze cents francs de dépenses pour votre pièce.
- Bravo !
- J'ai quatre toilettes différentes.
- Vous serez superbe.
- Et vous comprenez...
- Non, je ne comprends pas.
- Je désire qu'on les voie.
- C'est trop juste.
- Et puisque nous avons un lustre neuf...
- Dans combien de temps ?
- Dans trois mois.
- Eh bien ?
- Eh bien, nous jouerons Antonypour inaugurer le lustre neuf.
- Ah ! ah !
- Oui.
- C'est-à-dire dans trois mois ?
- Dans trois mois.
- Au mois de mai ?
- Au mois de mai, c'est un très bon mois.

— Un très beau mois, vous voulez dire ?

— Très bon aussi.

— Vous n’avez donc pas de congé au mois de mai, cette année ?

— Si fait.

— À la fin de juin, alors ?

— Non, le 1er juin.

— Alors, si nous arrivons le 20 mai, par exemple, j’aurai trois représentations.

Mademoiselle Mars compta :

— Quatre : le mois de mai a trente et un jours.

— C’est joli, quatre représentations.

— Je vous reprendrai à mon retour.

— Oui ?

— Parole d’honneur !

— Merci ; c’est très gracieux de votre part.

Je lui tournai le dos, en haussant les épaules, et me trouvai face à face avec Firmin.

— Tu as entendu ? lui dis-je.

— Parfaitement.

— Quand je te disais qu’elle ne le jouerait pas, ton rôle.

— Mais, enfin, pourquoi ne le jouerait-elle pas ?

— C'est un rôle de madame Dorval.

— À cela, j'y ai souvent pensé.

— Mais, du reste, ce n'est pas un mal, vois-tu, que la pièce soit remise !

— Pourquoi ?

— Parce que tu auras le temps d'y faire des corrections.

— Bénédiction ! je n'en ai déjà que trop fait.

— Ne t'en plains pas, la pièce y a joliment gagné.

— Oui ! joliment, comme tu dis.

Firmin était lancé.

— Écoute, me dit-il, puisque nous en sommes là-dessus, je vais te dire mon avis sur la pièce.

— Ah ! je le sais, va. Tu l'as jouée par complaisance.

— Tu comprends bien. Jene pouvais pas dire à l'homme qui m'a fait le rôle de Saint-Mégrin : « Jene veux pas jouer Antony. »

— Tu aurais mieux fait de me le dire.

— Non, on ne dit pas ces choses-là.

— Voyons, que dit-on ?

— Tu veux mon opinion bien franche ?

— Parbleu !

- Eh bien, ton Antony, vois-tu, c'est un fou.
- Je le sais bien.
- Un monomane.
- C'est sa seule excuse. Quand on le jugera devant la cour d'assises, son avocat n'aura que cette chance-là de le sauver.
- Ah ! oui ; mais, pour moi, vois-tu...
- Non, je ne vois pas.
- Eh bien, cela jette de la monotonie dans mon rôle ; je rabâche toujours la même chose.
- C'est avec intention que je l'ai fait ainsi.
- Avec intention, avec intention... C'est comme la pièce...
- Bon ! la pièce ?
- Oui, l'ensemble, le plan de la pièce.
- J'entends bien.
- Ce n'est pas fait comme tu fais ordinairement ; ce n'est pas fait comme Henri III, comme Christine.
- Ah ! pauvre Christine ! Ne parlons pas d'elle ici.
- Et à ta place...
- Eh bien, à ma place ?
- Puisqu'on te donne un peu de loisir...
- Puisqu'on me donne un peu de loisir ?

— Tu vas sauter aux frises.

— Oh ! non ! sois tranquille ; depuis que je suis au Théâtre-Français, j'en ai tant entendu...

— Eh bien, je porterais ma pièce à Scribe.

Je reçus le coup en pleine poitrine sans broncher.

J'étais, on le voit, comme ces Écossais de Waterloo, qu'il fallait non seulement tuer, mais pousser pour qu'ils tombassent.

Cependant, la parole me revint.

— Ce conseil de porter la pièce à quelqu'un est bon.

— Oh ! tu vois ! dit Firmin tout joyeux.

— Oui ; seulement, je ne la porterai pas à Scribe.

— À qui la porteras-tu ?

— À Crosnier. En effet, je commence à être de ton avis. Je crois que le rôle d'Adèle est une Dorval, et j'ajouterai que le rôle d'Antony est un...

— Un ?...

— Un Bocage.

Firmin poussa un éclat de rire homérique.

Pendant qu'il riait, j'allai au souffleur, resté dans son trou.

— Mon cher Garnier, lui dis-je, faites-moi le plaisir de me prêter mon manuscrit.

— Le voilà, dit Garnier, qui n'y entendait pas malice.

— Merci, Garnier.

Je le roulai et le mis sous mon bras.

— Adieu, Firmin !

— Adieu, mademoiselle Mars !

Puis, donnant une poignée de main à Marquet :

— Adieu, mon cher Marquet ! si cela peut vous être agréable, sachez une chose.

— Laquelle ?

— C'est que vous êtes le seul que je regrette ici.

— Vous vous en allez donc, monsieur Dumas ?

— Oui, Marquet, je m'en vais.

— Eh bien, je puis dire que c'est bien malheureux pour la Comédie-Française.

— Merci, Marquet !

Cinq secondes après, j'étais dans la rue ; dix minutes après, chez Dorval.

Le lendemain, la pièce fut lue à Dorval et à Bocage.

Six semaines après, elle fut jouée au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Voir, pour les détails, les Mémoires de l'auteur d'Antony.

Chapitre 12

Un jour, Anicet Bourgeois entra chez moi.

— Mon cher ami, me dit-il, je viens vous proposer une grande affaire pour le Cirque.

— Laquelle ?

— Je quitte Franconi.

— Adolphe ?

— Adolphe. Il a un cheval merveilleux auquel, avec un morceau de sucre, il fait faire tout ce qu'il veut.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai eu une idée ; je lui en ai parlé, et il l'approuve.

— Voyons l'idée.

— C'est de faire une grande pièce de Caliguladans laquelle le cheval jouera le principal rôle.

— Le cheval Incitatus ?

— Oui, enfin, le cheval que Caligula nomme premier consul.

— En effet, cher ami, il y a une idée.

— Voulez-vous que nous fassions la pièce ensemble ?

— Volontiers.

— Quand nous y mettrons-nous ?

— Diable ! cher ami, comme vous y allez ! il faut que j'étudie toute cette époque-là.

— Combien de jours demandez-vous ?

— Quinze jours ; est-ce trop ?

— Quinze jours, soit.

— Alors, dans quinze jours...

— Vous me renvoyez ?

— Je n'ai pas de temps à perdre ; étudiez de votre côté, j'étudierai du mien ; ce que l'un ne saura point, l'autre le saura.

Au bout de dix jours, je vis reparaître Anicet.

— Eh ! lui dis-je, nous n'y sommes pas, cher ami !

— Oui, me dit-il, notre pièce est flambée, et je venais vous en prévenir.

— Comment cela ?

— Incitatus a reçu d'un de ses camarades un coup de pied qui lui a cassé la cuisse ; il a fallu l'abattre.

— Ah diable !

— Ainsi, mon cher ami, votre travail est perdu.

— Non pas ; cette étude de l'histoire romaine m'a profondément intéressé. Je ferai mon drame sans cheval.

— Voulez-vous que nous le fassions ensemble ?

— Merci ; je veux le faire en vers.

— Alors, n'en parlons plus.

— Si fait, parlons-en. Comme l'idée m'a été apportée par vous, il est juste que vous y participiez.

— Vous arrangerez cela comme vous l'entendrez.

— Vous vous en rapportez à moi ?

— Oui.

— Alors, vous l'avez dit ; n'en parlons plus.

Nous nous serrâmes la main et tout fut dit. — Je me mis au travail.

Il y avait camp à Compiègne.

M. le duc d'Orléans m'avait invité à venir à Compiègne pour tout le temps qu'il y passerait lui-même.

Je le remerciai et lui dis quelle était l'oeuvre que j'avais à faire. Je serais au château un hôte gênant et gêné.

Il insista.

Je le priai de me laisser ma liberté, tout en lui promettant d'aller à Compiègne.

J'y allai, en effet, et m'informai s'il n'y avait pas, dans les alentours, quelque retraits bien discret où je pusse faire tranquillement mon oeuvre.

J'attachais une grande importance à Caligula.

On m'indiqua une maison de garde à Saint-Corneille.

C'était un bon saint pour la neuvaine que j'exécutais.

Je me rendis à Saint-Corneille. Je traitai avec la femme du garde qui occupait la maison, perdue dans un site aussi désert que je pouvais le désirer. Elle me céda deux chambres et se chargea de ma nourriture, le tout moyennant trois cents francs par mois.

Il ne faut pas se livrer à une trop grande dépense quand on ne peut compter pour la payer que sur une tragédie.

Le lendemain de mon installation, je me mis à l'oeuvre.

Au bout de trente-six jours, ma tragédie était faite.

Le Théâtre-Français avait eu vent de la chose.

J'avais eu dans l'intervalle un petit bout de relation avec lui.

Ne l'oublions pas.

M. Thiers, étant ministre, m'avait fait prier de passer au ministère.

Je m'étais rendu à l'invitation de M. Thiers.

Il m'avait demandé pourquoi je travaillais pour des théâtres de boulevard, au lieu de travailler pour le Théâtre-Français.

Je lui avais répondu que le genre de littérature que je faisais était mieux joué au boulevard qu'au Théâtre-Français.

Il m'avait fait valoir les avantages pécuniaires qu'il y avait à travailler pour le Théâtre-Français.

Sur quoi, je lui avais prouvé, la plume à la main, que le Théâtre-Français était le théâtre où l'on gagnait le moins d'argent.

Et, comme M. Thiers est un homme d'une intelligence parfaite, il avait compris tout d'abord ce que je vais vous faire comprendre, à vous.

Le Théâtre-Français, dans ses grands succès, peut faire, pendant trente ou quarante représentations, une moyenne de quatre mille francs.

Cotons, au plus haut, quarante représentations à quatre mille francs, cent soixante mille francs.

Le Théâtre-Français paye neuf pour cent de la recette.

Mais le Théâtre-Français fait presque toujours, sur les neuf pour cent, un petit bénéfice.

Il joue une pièce d'auteur mort, en un ou deux actes ; l'auteur vivant n'a plus que sept.

Sept du cent sur quatre mille francs donnent deux cent quatre-vingts francs.

Sept du cent sur cent soixante mille francs donnent onze mille deux cents francs.

Donc, une pièce au Théâtre-Français, au bout de quarante représentations, c'est-à-dire au bout de trois mois et dix-huit jours a donné onze mille francs de bénéfice.

— Pourquoi trois mois et dix-huit jours ? demanderez-vous.

C'est bien simple, les autres théâtres jouent tous les jours la pièce nouvelle, dimanche compris.

Le Théâtre-Français là joue tous les deux jours et ne la joue pas le dimanche.

Il en résulte que les autres théâtres donnent à l'auteur trente représentations par mois.

Tandis que le Théâtre-Français n'en donne que douze.

Or, une pièce vieillit non point par le nombre de représentations qu'elle a, mais par sa date sur l'affiche.

Il en résulte qu'au bout de trois mois et dix-huit jours, quand une pièce a eu quarante représentations, elle est aussi vieille que si, à un autre théâtre, jouée tous les jours, elle avait eu cent huit représentations.

Maintenant, aux théâtres des boulevards, l'auteur a dix du cent. Mettons que les cent dix représentations aient fait une moyenne de deux mille francs.

C'est juste moitié moins que la moyenne du Théâtre-Français. Le théâtre aura fait deux cent seize mille francs qui, à dix du cent, font vingt et un mille six cents francs. Dix mille quatre cents francs de plus qu'au Théâtre-Français, c'est-à-dire près du double.

Je disais donc que M. Thiers, qui était un homme de chiffres, avait compris cela tout de suite. Seulement, il avait compris aussi que, nous autres gens de lettres, ce n'est point avec des chiffres qu'on nous a, mais avec des concessions à notre amour-propre, des flatteries à notre orgueil.

En conséquence, il m'avait dit :

— Quels acteurs voulez-vous qu'on engage ? Quelle pièce de vous désirez-vous qu'on reprenne ?

J'avais répondu :

— Je veux qu'on engage madame Dorval ; je veux qu'on reprenne Antony.

Je savais que c'était la chose qui serait le plus désagréable à mademoiselle Mars, que cet engagement de madame Dorval. Eh ! ma foi ! elle m'avait tant fait souffrir, que je n'étais pas fâché de lui rendre un peu la monnaie de cette pièce de bronze qu'on appelle la douleur.

M. Thiers me tint parole : je traitai pour deux pièces nouvelles, une tragédie et une comédie, à la condition qu'Antonyserait repris et que madame Dorval jouerait le rôle d'Adèle. On remit Antonyen répétition.

Cette fois, la fine fleur de la Comédie-Française avait des rôles dans la pièce ; on eût dit que messieurs les comédiens ordinaires devinaient ce qui allait arriver.

L'affiche porta de nouveau : « Incessamment, Antony. » Puis : « Samedi prochain, Antony. » Puis : « Aujourd'hui, première représentation de la reprise d'Antony. »

Cette fois, malgré mes doutes à l'endroit de la Comédie-Française, j'avais la presque conviction qu'Antonyserait joué. — À deux heures de l'après-midi, Jouslin de Lasalle m'arriva tout effaré : il tenait à la main une lettre signée Thiers, écrite sur du papier de la Chambre des députés. Elle contenait cette courte dépêche :

Il est défendu à la Comédie-Française de jouer Antony.

Thiers.

— Eh bien, après ? demandai-je à Jouslin de Lasalle.

— Eh bien, vous voyez !

— Comment donc cela s'est-il passé ?

— Dame ! ce matin, il y avait, dans le Constitutionnel, un article qui dénonçait Antony à M. Thiers.

— Oui, comme ayant tué Adèle. Mais M. Thiers savait déjà cela.

— Ce n'est pas le tout.

— Je m'en doute bien.

— Il paraît que vingt députés ont été dire à M. Thiers qu'ils ne voteraient pas la subvention de la Comédie-Française, si l'on y jouait Antony.

— Ceci est plus grave, et c'est de là que part le coup. Heureusement que j'ai traité directement avec le ministre, et que j'ai gardé ses lettres.

— Eh bien, que ferez-vous ?

— Pardieu ! la belle demande ! Je ferai un procès.

— Au ministre ?

— Pourquoi pas ?

— À quel tribunal ?

— Au tribunal de commerce.

— Le tribunal de commerce se déclarera incompétent.

— Nous le verrons bien.

Je fis mon procès : le tribunal se déclara compétent. M. Thiers fut condamné à dix mille francs de dommages-intérêts. Le Théâtre-Français paya les dix mille francs. Voilà le petit bout de relation qui avait eu lieu entre moi et le Théâtre-Français.

Le Théâtre-Français, sachant que je faisais une tragédie, me dépêcha Perrier. Perrier était un bon garçon, avec lequel j'avais eu des relations du temps de Christine. Il venait me demander mes conditions pour donner Caligula au Théâtre-Français.

Cinq mille francs de prime et l'engagement d'une actrice à laquelle je portais de l'intérêt.

Il retourna à Paris chargé de cet ultimatum. Trois jours après, il était de retour avec le traité signé par le comité d'administration. J'apposai ma signature à la suite de celle de ces messieurs, et je pris jour pour la lecture.

Je revins à Paris la veille du jour convenu. Je lus avec un assez grand succès, et ma pièce fut mise en répétition.

Dès le premier jour, j'eus un accroc.

— Que cherchez-vous, monsieur Dumas ? me demanda le machiniste voyant que je regardais de tous les côtés.

— Je cherche par où entreront les chevaux.

— Comment, les chevaux ?

— Oui, les chevaux.

— Quels chevaux ?

— Ceux qui traînent le char de Caligula.

Le machiniste pirouetta sur ses talons et me laissa continuer mes recherches. Cinq minutes après, le directeur arriva.

— Que parlez-vous donc de chevaux ? demanda-t-il.

— Je l'ai déjà dit au machiniste ; je parle des chevaux qui traînent le char de Caligula.

— La Comédie-Française n'a jamais entendu que le char serait traîné par des chevaux.

— Et par quoi a-t-elle entendu que le char fût traîné ? par des ânes ?

— Oh ! ne demandez pas cela, voyez-vous ; vous n'obtiendrez jamais cela de la Comédie-Française.

— Comment, je ne l'obtiendrai pas ?

— Non.

— Mais c'est indispensable à ma mise en scène.

— La Comédie-Française n'est pas un théâtre de mise en scène.

— C'est son tort.

— Le Théâtre-Français est institué pour jouer les maîtres, et les maîtres n'avaient pas besoin de chevaux dans leurs tragédies.

— Oui, mais les maîtres des maîtres en avaient besoin.

— Qu'est-ce que vous entendez par les maîtres des maîtres ?

— Dame ! Eschyle, Sophocle, Euripide.

— Jamais, voyez-vous, jamais ! Vous ferez ce que vous voudrez, vous direz ce que vous voudrez, jamais des chevaux ne mettront le pied sur la scène de la Comédie-Française.

— Nous aurons un procès, monsieur Vedel, et la Comédie-Française, vous le savez, n'est pas très heureuse dans ses procès avec moi.

— Nous aurons un procès. Des chevaux sur la scène Française ! mais, si un pareil scandale se produisait, il n'y a pas un sociétaire qui ne donnât sa démission.

— Prenez garde, vous allez redoubler mon entêtement.

— Au reste, je porterai votre demande au comité.

— Portez-la-lui.

Le samedi suivant, la demande fut portée au comité qui déclara, à l'unanimité, que j'étais non recevable dans ma demande de faire traîner mon char par des chevaux. On m'offrait des femmes. J'inventai le chant des Heures, et le char de Caligula fut traîné par des femmes : ce qui était bien autrement moral.

q

Chapitre 13

Il y a dans chaque théâtre bien organisé un homme avec lequel l'auteur est invité à se mettre en relations, du moment que le jour de la représentation approche. Cet homme, c'est l'entrepreneur

de succès, autrement dit le chef de claque. Au Théâtre-Français, le chef de claque se nomme Vacher.

Je me mis donc en rapport avec Vacher. C'était la première fois au Théâtre-Français. Du temps de Henri III, la claque n'était point organisée comme aujourd'hui.

Cette institution, inventée par Néron et si fort en honneur à Rome, n'était point en grand honneur en 1828.

En 1828, j'avais pu disposer d'une partie du parterre en faveur de mes camarades des bureaux du duc d'Orléans.

En 1837, c'est-à-dire neuf ans après, – j'avais été neuf ans absent du Théâtre-Français, hors les courtes rentrées que j'ai indiquées, – en 1837, le parterre appartenait en entier au chef de claque. En termes de coulisses, il en répondait.

Je ne connais pas de plus terrible abus que celui que je signale ici. On donne le parterre au chef de claque, afin qu'il ne s'introduise pas de malveillants dans le parterre. Sur trois cents places, le chef de claque en vend deux cent cinquante, et, comme, en général, il les vend plus cher qu'au bureau, au lieu de malveillants, il y a des malveillants et demi.

On prend certains arrangements avec les chefs de claque. On leur donne, en général, cent francs de gratification ; ce qui, avec les billets vendus par eux, leur fait trois ou quatre cents francs de prime pour la première représentation. Puis on leur recommande telle ou telle actrice. La moindre recommandation ne coûte pas moins de cinquante francs.

On leur dit : « Vous appellerez après tel acte madame une telle ou monsieur un tel. » Ils rappellent, et monsieur ou ma-

dame une telle dit :

— Voyez-vous, comme j'ai été rappelée !

Cela fait que monsieur un tel ou madame une telle n'interrompt pas le spectacle.

Je n'avais donc pas manqué de remplir devant Vacher cette petite formalité. Vacher m'avait promis son appui, — sans restriction. Vacher paraissait enchanté de Caligula. Je comptais donc sur Vacher.

La première représentation arriva. Ce fut une chose curieuse que la première représentation de Caligula..Après un prologue vif, animé, plein de curiosités, trop vif, trop animé, trop plein de curiosités, puisque évidemment il nuisit au reste de l'ouvrage, venait la pièce avec son allure simple, calme, antique.

Il faut d'abord vous dire, cher lecteur, vous qui peut-être n'étiez pas là, que le public habituel du Théâtre-Français, public qui n'a jamais vu manger ses héros et qui ne les a vus boire que pour s'empoisonner. Il faut d'abord vous dire que ce public avait été fort scandalisé de voir, au prologue, un Romain ivre, trébuchant et ayant la langue un peu pâteuse. Si ce Romain n'eût pas été joué d'une façon adorable par Menjaud, il eût été sifflé. Il ne fut pas sifflé. Mais je ne perdis pas pour attendre.

C'était en 1837, époque de la recrudescence des jésuites, époque à laquelle le Constitutionnel faisait tous les matins un premier Paris contre les hommes noirs.

J'avais, au quatrième acte, une scène entre Stella, chrétienne, et Aquila, païen ; ils croient qu'ils vont marcher ensemble au supplice. La scène était peut-être la meilleure de l'ouvrage, :

À ce vers :

Je te baptise au nom de la Trinité sainte,

un monsieur bien mis cria d'une loge :

— Jésuite, va !

Ce fut l'avis du parterre, car deux autres sifflets saisirent l'occasion au vol et répondirent à l'apostrophe du monsieur bien mis.

Je n'avais rien à dire au monsieur bien mis ; il était dans une loge, il pouvait avoir payé cette loge, quoique je n'en croie rien ; en général, les gens qui payent tiennent à laisser finir la pièce afin d'en avoir pour leur argent. Je n'avais rien à dire au monsieur bien mis, mais j'avais à débattre cette affaire-là avec maître Vacher, à qui l'on avait donné tout le parterre et qui en répondait.

Je descendis et trouvai une espèce d'attroupement au contrôle.

Jadin, à qui je n'avais pu donner d'autre place qu'un billet de corridor, avait trouvé moyen de se glisser au parterre ; il était assis près d'un des siffleurs, et, comme il trouvait bon ce que le siffleur trouvait mauvais, il l'avait pris au collet et l'avait conduit au contrôle, d'où il voulait absolument le faire conduire au corps de garde comme troublant la tranquillité publique. L'homme se démenait comme un diable ; mais Jadin en avait pris son parti, il voulait que l'homme fût conduit en lieu sûr.

Les sergents de ville arrivèrent et voulurent contraindre l'homme à sortir avec eux. Alors, forcé dans ses derniers retran-

chements, celui-ci avoua qu'il appartenait à la troupe de M. Vacher.

J'arrivais sur ces entrefaites et j'entendis la déclaration.

— Oh ! oh ! fis-je, que veut dire cela ?

L'homme m'expliqua catégoriquement ce qu'il venait d'expliquer aux sergents de ville. J'adjurai deux personnes présentes de me rendre, au besoin, témoignage.

Pendant ce temps, Caligula allait cahin-caha ; madame Paradol se faisait siffler, et, en se faisant siffler, elle faisait siffler l'ouvrage. La toile tomba sur un grand tumulte. Y avait-il succès ? y avait-il chute ? personne n'en savait rien ; moi, pas plus que les autres.

En attendant, j'écrivis au comité pour demander une explication. L'audience me fut accordée. Je me présentai à l'heure dite, j'exposai mes griefs ; le comité déclara que je me trompais. Je demandai la comparution de Vacher ; on obtempéra à ma demande. Vacher fut introduit.

— Monsieur Vacher, lui dis-je, on a, le soir de la première représentation de Caligula, arrêté un de vos hommes qui sifflait ?

— Vous croyez ? dit Vacher.

— Comment, je crois ! Je ne crois pas, morbleu ! j'en suis sûr.

Vacher secoua la tête en signe de dénégation.

— Vous voyez bien, s'écrièrent les membres du comité, Vacher dit que ce n'est pas vrai.

— Allez, Vacher, allez.

— Non pas. M. Vacher dit non ; mais je dis oui, moi. Et je veux prouver que je dis la vérité.

J'allai à la porte, j'introduisis mes témoins. Mes témoins déposèrent. Vacher courba la tête. Il se fit dans le comité un murmure improbateur. Vacher releva la tête.

— Mais enfin, messieurs, dit-il en se révoltant, il faudrait cependant s'entendre.

— Comment, s'entendre ?

— Sans doute. Suis-je au service de l'administration du Théâtre-Français ?

— Mais oui, il nous semble.

— Le comité est-il l'administration ?

— Parbleu !

— Dois-je obéir à MM. les membres du comité quand ils me donnent un ordre ?

— C'est incontestable.

— Eh bien, la moitié de vous, ceux qui jouent dans la pièce m'ont donné l'ordre d'applaudir ; l'autre moitié, ceux qui n'y jouent pas m'ont donné l'ordre de siffler, j'ai obéi à tout le monde.

Historique. Les gens vivent encore ; seulement, Caligulane vit plus !

Chapitre 14

En 1833 ou 1834, Brunswick entra un jour chez moi. Il sortait du théâtre de la Porte-Saint-Martin, et venait de lire un vaudeville en deux actes qui avait été refusé. Il était naturellement furieux comme un auteur refusé.

— Tenez, me dit-il en jetant son manuscrit sur mon bureau, lisez donc cela. Ils ont beau dire, il y a un sujet de pièce là-dedans.

Je lus le vaudeville. En effet, il y avait la situation d'une jeune fille qui découche pour aller voir son père prisonnier, et qui, ne pouvant pas avouer le lendemain où elle a été, est compromise.

— Seulement, la situation était prise au comique.

Brunswick vint me revoir au bout de quelques jours.

— Eh bien, me dit-il, avez-vous lu la chose ?

— Je l'ai lue.

— Qu'en dites-vous ?

— Qu'en effet, en la retournant, il y a quelque chose à faire de l'idée.

— Voulez-vous que nous en causions ?

— Non. Vous savez comment je travaille : quand une idée me plaît, je n'aime point à la répandre au-dehors ; je la renferme en moi, au contraire, et elle germe dans ma tête jusqu'à ce qu'elle frappe à la voûte du cerveau pour en sortir.

— Alors... ?

— Alors, mon cher Brunswick, je vous promets de m'occuper de la chose. Quand elle viendra, elle viendra. La pièce lue et reçue, je vous préviendrai, afin que vous vous fassiez inscrire chez le receveur dramatique pour un tiers.

— Mais je n'aurai rien fait !

— Vous aurez fait beaucoup, vous m'aurez apporté l'idée.

— L'idée, l'idée...

— C'est le gland du chêne. Demeurez donc parfaitement tranquille, je vous tiens comme ayant fait votre part.

— C'est bien.

Et Brunswick s'en alla.

Un an, deux ans, trois ans se passèrent.

De temps en temps, Brunswick venait.

— Eh bien, l'idée germe-t-elle ? demandait-il.

— Vous ne vous doutez pas, répondais-je, combien elle est difficile à mettre sur ses pieds, votre maudite pièce.

— Avouez que vous n'y pensez pas ?

— Si fait, j'y pense. Tenez, voyez plutôt.

Et je lui racontais où j'en étais ; je lui montrais des parties de l'ouvrage, qui se développait peu à peu, et il disait en s'en allant :

— Si vous vouliez vous mettre quinze jours à cela, voyez-vous, ce serait une pièce faite.

— Je ne travaille pas ainsi, mon cher Brunswick ; je ne fais pas de pièces, les pièces se font en moi. Comment ? Je n'en sais rien. Demandez à un prunier comment il fait des prunes, et à un pêcher comment il fait des pêches, vous verrez si l'un ou l'autre vous donne la solution du problème.

Et un an, deux ans se passèrent encore, et Brunswick venait toujours. Un soir qu'il sortait de chez moi sans emporter autre chose que ma réponse ordinaire, il rencontra mon éditeur de pièces de théâtre. Cet éditeur était un de mes bons amis, nommé Charlieu.

— Dites donc, Charlieu, lui dit Brunswick en s'en allant, j'ai un tiers dans une pièce que Dumas fait ; voulez-vous m'acheter ce tiers-là cent écus ?

— La fera-t-il, la pièce ?

— Dame ! il me l'a promis ; seulement, voilà tantôt quatre à cinq ans que la promesse m'a été faite.

— Eh bien, venez me voir demain, il est probable que nous ferons affaire.

— Alors, à demain.

— À demain.

Ils se séparèrent. Charlieu entra chez moi ; nous parlâmes de nos affaires.

— À propos, fit-il, quand nous eûmes fini, vous avez une pièce avec Brunswick ?

— Oui.

— La ferez-vous ?

— Sans doute.

— Quand ?

— Un jour ou l'autre.

— Dans un mois, six mois, un an ?

— Il m'est impossible de vous fixer un terme ; mais ce que je puis vous dire, c'est que je la ferai.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Le lendemain, mon domestique m'annonça Charlieu.

— Qu'il entre ! qu'il entre ! m'écriai-je.

J'étais tout joyeux, je venais de trouver la seule chose qui me manquât encore dans Mademoiselle de Belle-Isle, —la scène du sequin.

— Tenez, me dit Charlieu en entrant et en me remettant un bout de papier, vous me devez cent écus.

— Cent écus ! il est probable que je vous dois plus que cela.

— Vous me devez cent écus de plus, alors.

— Comment cela ?

— Lisez.

J'ouvris le papier et je lus.

Reçu de M. Charlieu la somme de trois cents francs pour la vente à forfait du tiers que j'ai dans la pièce que Dumas doit faire

et probablement ne fera jamais.

5 février 1839.

Brunswick.

— Eh bien ? demandai-je.

— Eh bien, j'ai racheté ce tiers-là pour vous ; c'est cent écus que vous me devez, voilà tout.

— Gardez-le, cher ami, puisque vous l'avez acheté.

— Bon ! est-ce que je fais de ces affaires-là ?

— Vous avez tort de ne pas en faire.

— Vous me donnerez deux billets pour la première, et nous serons quittes.

— Laissez-moi vous écrire un petit mot sur ce bout de papier ; vous l'ouvrirez le lendemain de la première représentation.

J'écrivis :

Bon pour la somme de trois mille francs, que je prie M. Dulong, mon receveur dramatique, de payer à M. Charlieu sur les droits d'auteur de Mademoiselle de Belle-Isle.

Paris, ce 5 février 1839 ;

Alex. Dumas.

Je pliai et cachetai la lettre et la remis à Charlieu, qui l'emporta sans savoir ce qu'il emportait.

Cette maudite scène du sequin était celle qui arrêta la pièce depuis si longtemps ; je ne voulais pas commencer par une scène banale, et j'étais resté cinq ou six ans à attendre celle qui venait de me passer par l'esprit.

Quinze jours après, la pièce était faite, scène par scène, dans ma tête, et les mots les plus saillants étaient trouvés. Quand ma pièce en est là, j'ai l'habitude de l'écrire en cinq ou six jours.

Depuis un an, on me faisait de grandes avances au Théâtre-Français. De Mornay, mon ami depuis vingt ans, m'avait raccommodé avec mademoiselle Mars, qui vieillissait et dont les auteurs commençaient à s'écarter. Enfin, j'étais décidé à courir les risques d'un nouveau naufrage contre les écueils de la rue de Richelieu. Je choisis un samedi, jour de comité, pour aller au théâtre. On poussa de grands cris en m'apercevant : il y avait deux ans qu'on ne m'avait vu. Ce fut bien pis quand j'eus annoncé à Vedel – Vedel était directeur à cette époque – que je venais demander lecture. Il me poussa tout vif dans la salle du comité.

Je n'y étais pas entré depuis mon explication avec Vacher.

— Messieurs, bonne nouvelle ! dit-il ; voilà Dumas qui nous apporte une pièce.

— Comédie ou tragédie ? demandèrent trois ou quatre voix.

— Merci ! j'en ai assez, des tragédies ! Une comédie.

— Ah ! bravo ! vous faites la comédie à merveille.

— Est-ce parce que j'ai toujours fait du drame ou de la tragédie que vous me dites cela ?

— Non ; mais parce qu'il y a de la comédie dans tout ce que vous faites. Ah ! le prologue de Caligula !

— Connu. C'est lui qui a fait tomber la tragédie.

— Mais qu'est-ce que la Tour de Nesle ? Une comédie.

— Pourquoi pas un vaudeville ?

— Donc, vous apportez une comédie ?

— Oui.

— Et elle est faite ?

— Ce qu'il y a de plus fait.

— Oui ; mais nous, nous entendons écrite.

— Écrite ? Non. Il n'y a pas un mot d'écrit.

— Eh bien, mais, alors, vous ne venez pas demander lecture ?

— Si fait.

— Pour quand ?

— Pour samedi prochain.

— Pour samedi prochain ! Et pas un mot de votre comédie n'est écrit ?

— Pas un.

— Vous ne serez pas prêt pour samedi, alors.

— Pourquoi cela ?

— Vous n'aurez pas le temps.

— C'est mon affaire.

— Quel bon blagueur vous êtes ?

— Pourquoi cela ?

— Vous nous dites que votre comédie est faite, quand il n'y a pas un mot d'écrit.

— Pour moi, la pièce est faite quand elle est composée.

— Et elle est composée ?

— Entièrement.

On se mit à rire de nouveau.

— Tenez, dis-je, voulez-vous une chose ?

— Laquelle ?

— Les membres du comité d'administration sont les mêmes que les membres du comité de lecture ?

— À peu près.

— Voulez-vous que je vous la lise aujourd'hui ?

— Sans manuscrit ?

— Oui.

— Ah ! ce serait curieux.

— À une condition, cependant : la chose me comptera pour une lecture, et l'on votera tout de suite.

— Pour la rareté du fait, messieurs..., dit Vedel.

— Cela va.

— Est-ce dit ? demandai-je.

— C'est dit.

— Messieurs, en séance !

— Voulez-vous un verre d'eau ?

— Pardieu !

Je me mis le dos à la cheminée ; on fit cercle autour de moi, et je commençai à raconter Mademoiselle de Belle-Isle. J'étais en verve ; je racontai à merveille. Après chaque acte, j'étais salué d'une salve d'applaudissements. Après le cinquième, il y eut deux salves.

— Eh bien, messieurs, dit Vedel, votons-nous ?

— Sans doute, répondirent les membres du comité.

On vota et Mademoiselle de Belle-Isle fut reçue à l'unanimité. Si j'étais mort en sortant du comité, le Théâtre-Français n'eût jamais eu la pièce qu'il venait de recevoir.

q

Chapitre 15

Le bruit ne tarda pas à se répandre de ce qui venait d'arriver. Je reçus un petit billet de mademoiselle Mars qui m'invitait à dîner.

— Ah ! vous voilà, vous ! me dit-elle en m'apercevant.

— Sans doute, me voilà. Est-ce que je me serais trompé de jour, par hasard ?

— Non. Vous avez donc fait une comédie ?

— Ah ! ne me grondez pas, chère amie. Il n'y en a encore qu'un acte d'écrit, et je ne demanderais pas mieux que de ne pas aller plus loin.

— Bon ! vous voilà déjà aimable comme d'habitude. Est-ce que je joue dans votre comédie ?

— Pardieu ! qui voulez-vous qui y joue ?

— Le sais-je ! Les auteurs sont si charmants avec moi !

— C'est qu'à en juger d'après moi, chère grande, vous leur avez fait passer de rudes quarts d'heure.

— Allons donc ! Et quel rôle ai-je dans votre pièce ?

— Celui qu'il vous plaira de choisir.

— Comme si c'était une réponse !

— Dame ! je n'aurais qu'à vous donner celui qui ne vous conviendrait pas.

— Vous avez donc deux rôles de femme ?

— Eh ! mon Dieu, j'ai ce malheur, oui, mademoiselle.

— Qu'est-ce que c'est que le rôle de madame de Prie ?

— Bon ! je vois qu'on vous a déjà dit que c'était le rôle que vous deviez prendre.

— Justement.

— Tant pis alors, attendu que c'est celui que vous ne prendrez pas.

— Alors, vous me destinez donc celui de mademoiselle de Belle-Isle ?

— Peste ! chère amie, comme vous êtes renseignée.

— Belle malice ! Vous devez savoir que c'est un miracle de vous voir au Théâtre-Français, de sorte que, quand vous y venez, on en parle. Enfin, à votre avis, dites-moi quel est le rôle qui me convient ?

— Vous venez toujours me demander quel est le rôle que vous jouerez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, vous jouerez mademoiselle de Belle-Isle.

— Vous avez une manière de répondre qui me fait damner.

— Écoutez, chère amie, lui dis-je, je lis lundi aux acteurs ; on m'a forcé d'accepter deux jours de plus que je ne demandais. Voulez-vous dîner entre nous dimanche prochain ?

— Cela va.

— Dimanche soir, je vous lirai Mademoiselle de Belle-Isle, et vous choisirez ; mais je dois vous dire d'avance que vous jouerez mademoiselle de Belle-Isle.

— Vous le voulez donc absolument ?

— Oui, je le veux, attendu qu'ainsi la pièce sera admirablement montée ; vous, mademoiselle de Belle-Isle ; mademoiselle Mante, madame de Prie ; Richelieu, Firmin, etc., etc., tandis que, si vous jouez madame de Prie, je n'aurai plus personne pour jouer mademoiselle de Belle-Isle.

— Dame ! vous aurez mademoiselle Plessis.

— M'en donnez-vous le conseil ?

— Je ne connais pas la pièce.

— Eh bien, chère amie, dimanche, vous ferez sa connaissance.

Le dimanche suivant, j'arrivai chez mademoiselle Mars avec le manuscrit.

À mon entrée dans le salon, je fus circonvenu par tout le monde, je n'entendais que ces mots chuchotés à mon oreille :

— Dites-lui de jouer madame de Prie !... Dites-lui de jouer madame de Prie !... Dites-lui de jouer madame de Prie !

Seule, Julienne, une vieille comédienne qui était dame de compagnie de mademoiselle Mars, me dit tout bas :

— Je vous préviens que, si vous lui donnez madame de Prie, elle ne jouera pas.

— Je le sais bien, répondis-je. Aussi, soyez tranquille.

— À la bonne heure ! dit Julienne.

Je lus. Madame de Prie ne pouvait pas ouvrir la bouche sans qu'on s'extasiât à chacun de ses mots. Tout au contraire, mademoiselle de Belle-Isle était accueillie avec une froideur visible.

Je suivais du regard mademoiselle Mars, et il ne m'était pas difficile de reconnaître la vérité de ce que m'avait dit Julienne. Mademoiselle Mars, au contraire, n'avait d'yeux et d'oreilles que pour Gabrielle.

La pièce finie, tout le monde l'entoura ; chacun se récriait sur le rôle de madame de Prie.

— Oui ! oui ! disait mademoiselle Mars, charmant. C'est malheureux qu'elle ne revienne pas au cinquième acte !...

— Dumas.

— Mademoiselle ?

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de faire revenir madame de Prie au cinquième acte ?

— Non, mademoiselle.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cela nuirait au rôle de mademoiselle de Belle-Isle.

— Vous croyez ?

— Supposez que vous jouiez mademoiselle de Belle-Isle, seriez-vous contente que je partageasse, au cinquième acte, l'intérêt entre madame de Prie et vous ?

— Non certainement, si je jouais mademoiselle de Belle-Isle ; il est certain qu'au point de vue du rôle...

— Eh bien, vous jouez mademoiselle de Belle-Isle.

— Ainsi, dit mademoiselle Mars, vous le voulez absolument ?

— Certainement que je le veux.

— Vous l'entendez, l'auteur est maître de sa distribution.

— Et elle est faite d'avance.

— Comment ! ils savent là-bas... ?

— Non ; mais la voilà toute signée, et je n'attendais que votre approbation.

Mademoiselle Mars jeta un coup d'oeil de côté sur la distribution, et vit son nom en regard du nom de mademoiselle de Belle-Isle.

— Et vous ne vous laisserez pas influencer ? dit-elle.

— Est-ce que je me laisse facilement influencer à l'égard des distributions ? lui demandai-je.

— Oh ! pas par moi, je le sais bien.

— Mademoiselle de Belle-Isle est à vous, madame, et vous jouerez mademoiselle de Belle-Isle, ou Mademoiselle de Belle-Isle sera pas jouée.

Mademoiselle de Belle-Isle fut jouée six semaines après, et vous savez avec quel succès. Si j'avais cédé aux avis de ceux qui s'intitulaient les amis de mademoiselle Mars et que j'eusse donné le rôle de mademoiselle de Belle-Isle à mademoiselle Plessis, et celui de madame de Prie à mademoiselle Mars, Mademoiselle de Belle-Isle aurait été jouée à l'Odéon comme Christine, ou à la Porte-Saint-Martin comme Antony. Seulement, mon insistance me brouilla, ou à peu près, avec les membres les plus influents du comité de la Comédie-Française, qui voulaient pousser mademoi-

selle Mars hors du théâtre, et qui lui faisaient jeter des couronnes d'immortelles des tombeaux.

q

Chapitre 16

On se garda bien, malgré le succès, peut-être même à cause du succès de Mademoiselle de Belle-Isle, de me demander une autre comédie. On était devenu si injuste pour mademoiselle Mars, que je m'étais profondément attaché à elle, et que je résolus, autant qu'il était en moi, de la soutenir jusqu'au bout. Mais, du moment qu'après le succès de Mademoiselle de Belle-Isle, la Comédie ne me demandait pas un autre ouvrage, ce n'était point à moi de le lui porter. D'ailleurs, sur ces entrefaites, j'avais résolu d'aller passer deux ou trois ans en Italie.

Quelques jours avant mon départ, je rencontrai Mérimée chez Cavé.

— Ah ! vous voilà, me dit Mérimée ; je ne vous ai pas vu depuis longtemps, mais j'ai vu Mademoiselle de Belle-Isle ; je vous en fais mon compliment, cher ami.

— Merci ! un compliment de l'auteur de Colombaet de Matteo Falcone, c'est quelque chose.

— Pourquoi donc ne faites-vous pas une autre comédie ?

— Mais parce qu'on ne me la demande pas.

— Comment, on ne vous la demande pas ?

— Non.

— Voulez-vous qu'on vous la demande ?

— Que voulez-vous dire ?

— Voulez-vous qu'on vous la demande ?

— Volontiers.

— Et, si on vous la demande, vous la ferez ?

— Oh ! mon cher, vous connaissez le proverbe : « Qui a bu boira ; qui a joué jouera. »

— C'est bien ! Je me charge de vous la faire demander, moi.

Trois jours après, je reçus une invitation à dîner de M. de Rémusat. M. de Rémusat était alors ministre de l'intérieur. Je me doutai qu'il y avait du Mérimée là-dessous. Je me rendis à l'invitation.

Après le dîner, le ministre me prit à part.

— On dit que vous partez pour l'Italie ?

— Dans huit ou dix jours, oui.

— Vous auriez bien le temps de nous faire une comédie pour le Théâtre-Français, d'ici là. Mais je ne veux pas vous encombrer au moment du départ ; vous avez votre passeport à prendre et vos malles à faire. Vous nous l'enverrez d'Italie, n'est-ce pas ?

— Volontiers ! mais à une condition.

— Si c'est une condition d'argent, elle est accordée d'avance.

— Non pas ; c'est une condition d'amour-propre.

— Ah ! diable ! Laquelle ?

— C'est que la lecture devant la comité sera une simple formalité ; que la pièce est reçue d'avance et sera mise en répétition huit jours après la lecture.

— Convenu.

— Et vous me ferez écrire par Cavé une lettre qui constatera mon droit.

— Je vous l'écrirai moi-même.

— Tout va bien, alors.

Le lendemain, je reçus une lettre de M. de Rémusat, dictée dans le sens arrêté entre nous. Je partis avec ma lettre.

Arrivé    Florence, installé via Rondinelle, je songeai, au milieu de mon salon plein de camélias, de ma chambre à coucher pleine de jasmin, à tenir ma promesse, non point au Théâtre-Français, mais à M. de Rémusat. J'avais au fond de l'esprit un sujet de mariage sous Louis XV, sujet peu neuf, mais qui pouvait être rajeuni par des détails spirituels ; je me mis au travail, et, au bout d'un mois, j'écrivis    Lockroy pour le charger de lire ma comédie au Théâtre-Français.

Lockroy non seulement fait des pièces charmantes, témoin la Marraine, Un duel sous Richelieu et le Chevalier du guet, mais encore Lockroy lit admirablement. C'est un empoigneur, comme on dit en termes d'argot de théâtre. Lockroy déploya toutes ses ressources, lut de son mieux, et fut refusé à l'unanimité.

Il n'y avait pas encore de télégraphe électrique à cette époque. Je fus huit jours à apprendre la nouvelle. Le jour où je l'appris, je fis mon portemanteau, pris la lettre de M. de Rémusat dans ma poche et partis. Cinq jours après, j'étais à Paris. Mon bain pris, mon habit de voyage au clou, ma première visite fut pour le Théâtre-Français.

J'étais arrivé à cinq heures, à huit heures et demie j'étais au théâtre.

Je rencontrai mademoiselle Mars dans le corridor.

— Vous voilà à Paris, vous ?

— J'arrive.

— Venez, venez, il faut que je vous parle avant que vous parliez à personne.

— Bravo ! Vous me renseignerez.

— Oh ! j'ai de belles choses à vous dire !

— Je n'en doute pas.

Et je suivis mademoiselle Mars. Mademoiselle Mars n'avait pas de changement à faire entre le premier et le second acte, elle était donc tout à moi.

— Eh bien, ils vous ont refusé ? dit-elle.

— Eh bien, oui, ils m'ont refusé.

— Sans vous dire pourquoi ?

— Je présume qu'ils ont trouvé la pièce mauvaise, dis-je faisant tout ce que je pouvais pour prendre un air naïf.

— Bonne pièce... Va !

— Dame ! que voulez-vous que je pense ?

— Ils vous ont refusé, mon cher, parce que vous avez dit que le rôle de la comtesse était pour moi... Bavard !...

— Eh bien, après ?

— Eh bien, comme ils me portent sur les épaules, ils ont dit : « Bon ! si elle a un rôle nouveau, c'est un an de plus à la garder. »

— Les niais !... Quand ils ne vous auront plus, qu'auront-ils ?

— Ce qu'ils ont eu après Talma... Je vous avais dit de ne pas parler de moi, mais vous n'avez pas pu taire votre chienne de langue... Là ! nous voilà bien avancés maintenant...

— Bon ! ne nous désespérons pas.

— Avec cela que l'on dit que la pièce est charmante.

— Oh ! ce n'est pas moi qui dis cela...

— Non, ce sont eux ; voilà ce qu'il y a d'enrageant.

— Eh bien, alors ?

— Eh bien, alors, c'est malheureux, de perdre une pièce en cinq actes, voilà ce que je dis.

— Nous ne la perdrons peut-être pas. Qui sait ?

— Je vous trouve admirable, vous, ma parole d'honneur !

— Dame ! vous savez, je suis comme Béranger : j'ai la plus grande confiance dans le Dieu des bonnes gens.

— Avec cela que vous êtes un bon homme, vous... La peste !

— Mademoiselle Mars, vous ne me rendez pas justice ; si j'étais la peste, il ne resterait pas un des membres du comité de la Comédie-Française.

Je saluai mademoiselle Mars et je passai au foyer.

Personne n'eut l'air de me connaître. J'allai au secrétariat. Verteuil y était. Verteuil est le secrétaire de la Comédie-Française.

— Verteuil, lui dis-je, le comité se tient-il toujours le samedi ?

— Oui ; mais, par hasard, demain mercredi, il y a un comité extraordinaire...

— Quelle chance ! Voulez-vous prévenir ces messieurs que j'aurai l'honneur de leur faire une visite ?

— Vous voilà donc à Paris ?

— Comme vous voyez, cher ami.

— Vous avez fait un bon voyage ?

— Excellent !

— Alors, à demain.

— À demain.

Le lendemain, à deux heures, je me faisais annoncer à MM. de l'administration. J'entrai. Je trouvais de ces figures comme on n'en trouve que dans les maisons mortuaires, avant le départ du corps.

- Eh bien, mes enfants, demandai-je tout souriant, me voilà !
 - Nous le voyons bien, que vous voilà.
 - Vous vous doutez de ce qui m’amène ?
 - Non !... Ma foi, non !
 - Je viens vous demander quand nous mettons notre pièce en répétition.
 - Quelle pièce ?
 - Un mariage sous Louis XV.
 - Mais vous ne savez donc pas ce qui est arrivé ?
 - Non !... Il est arrivé quelque chose ?
- Les membres du comité se regardèrent.
- Un malheur ? insistai-je.
 - Vous avez été refusé...
 - Ah bah !...
 - Comment, on ne vous l’a pas écrit ?
 - Si fait.
 - Eh bien, alors ?
 - Je ne l’ai pas cru !
 - Comment, vous ne l’avez pas cru ?
 - Non !...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas cru ?

— Pour deux raisons : c'est que je n'admets pas que vous refusiez l'homme qui vous a donné Henri III et Mademoiselle de Belle-Isle, c'est-à-dire deux des plus grands succès que vous ayez eus.

— La seconde ?

— Oui, la seconde, n'est-ce pas ! la première vous paraît insuffisante. Eh bien, la seconde, c'est que j'ai traité, non pas avec vous, messieurs, mais avec le ministre, et que voilà mon traité, signé Rémusat. Les huit jours qui doivent suivre ma lecture sont écoulés. J'attends mon billet de répétition.

— Au revoir, messieurs.

Le lendemain, j'avais mon billet de répétition pour le lundi suivant.

q

Chapitre 17

Maintenant, comment fut-ce mademoiselle Plessis, et non mademoiselle Mars, qui joua le rôle ?

Je vais vous le dire en deux mots.

J'avais, pour faire le côté matériel de mes affaires, un excellent ami, mais qui n'avait aucune idée du monde de théâtre ; il trouvait mademoiselle Plessis charmante, et il avait raison ; on lui disait que mademoiselle Mars était vieille, il le croyait, et il avait tort : on n'est jamais vieux quand on a le talent de mademoiselle

Mars. Mademoiselle Plessis avait la poitrine délicate, et mon ami, qui habitait la campagne et qui avait des chèvres, lui envoyait, tous les matins, du lait de chèvre ; puis, tous les soirs, il allait au foyer, où chacun l'entourait, lui disant :

— Comprenez-vous cette vieille Mars qui, à soixante-cinq ans, joue un rôle de jeune fille de dix-sept ? En vérité, quelqu'un devrait bien lui dire en face qu'elle a quarante ans de trop pour le rôle.

Cela lui montait la tête. Un soir, il répondit :

— Mais, si quelqu'un devait le lui dire, que ne le lui dites-vous ?

— Oh ! nous, elle dirait ce qu'elle dit : que c'est par jalousie qu'on veut la pousser hors du théâtre.

— Eh bien, fit mon ami, je le lui dirai, moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Vous n'oserez pas.

— J'oserai.

— Quand cela ?

— Pas plus tard que demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Ce soir ?

— Oui... Justement, elle joue. Tenez, la voilà qui rentre dans sa loge.

— Ce soir ?

— Ah ! vous reculez.

— Moi ?

— Vous reculez.

— Moi ?

— Oui, vous.

— J'y vais !

Et mon ami enfonça son chapeau sur sa tête, et se précipita dans la loge de mademoiselle Mars, qui changeait de costume.

— Eh ! qu'est-ce que cela ? dit mademoiselle Mars en prenant sa chemise entre ses dents.

— C'est moi, mademoiselle ?

— Qui vous ?

Mon ami se nomma.

— Eh bien, que me voulez-vous ? Entrer ainsi chez moi sans être annoncé !

— Je veux vous dire, mademoiselle, ce qu'aucun de vos amis n'ose vous dire.

— Quoi ?

— C'est que vous êtes trop vieille pour jouer le rôle de la comtesse et que ce serait sage à vous de le renvoyer à mademoiselle Plessis.

— Mademoiselle Plessis aura le rôle demain, monsieur. Maintenant, sortez de ma loge, je vous prie ; il faut que je change de chemise.

Le lendemain, mademoiselle Mars renvoyait son rôle et annonçait qu'elle ne renouvellerait pas avec la Comédie-Française.

Voilà comment ce fut mademoiselle Plessis, et non mademoiselle Mars, qui joua le rôle de la comtesse dans *Un mariage sous Louis XV*.

q

Chapitre 18

Le Mariage sous Louis XV fut joué le 1er juin 1841. Le succès honnête qu'il obtint, et qui eût été, selon toute probabilité, plus fructueux, si mademoiselle Mars en eût fait sa pièce de sortie, ne blessa personne, et, par conséquent, me laissa dans de bonnes relations avec la Comédie-Française.

Je désire que l'on ne donne pas à la phrase que je viens d'écrire un autre sens que celui que je lui donne moi-même.

Ce succès eût été plus fructueux, ai-je dit, avec mademoiselle Mars qu'avec mademoiselle Plessis, non point que mademoiselle Plessis ait mal joué la comtesse, au contraire, elle y fut charmante, mais parce que l'on eût été curieux de voir mademoiselle

Mars dans son dernier rôle, et plus le rôle était jeune, plus la curiosité eût été grande.

J'avais eu, du reste, d'excellentes relations avec les cinq ou six artistes qui jouaient dans le Mariage sous LouisXV et ils me demandèrent de leur faire une seconde pièce.

Un beau jour, je vais leur annoncer que la pièce était faite, et qu'elle s'appelait les Demoiselles de Saint-Cyr.

Elle était faite pour les mêmes personnes, excepté ce grand et excellent artiste que l'on appelait Menjaud, qui, dans l'intervalle, s'était retiré du théâtre. Les autres étaient Firmin, Plessis, Anaïs. Les nouveaux introduits étaient Brindeau et Régnier.

La pièce alla comme sur des roulettes ; c'était la première fois qu'une pareille chose m'arrivait. J'en étais consterné ; je m'étais fait une habitude de discussion avec le Théâtre-Français. La discussion me manquait ; j'avais l'air d'être bien avec tout le monde. Hélas ! j'étais donc descendu bien bas dans l'esprit des sociétaires. Il est vrai que je ne tardai pas à remonter sur ce point à une hauteur que je n'avais pas encore atteinte. Le Testament de Césararriva.

Soit mauvaise volonté, soit ignorance de mise en scène, une pièce que j'eusse répétée pendant un mois à peine au Théâtre-Historique m'absorba pendant soixante et dix répétitions.

Ah ! cher lecteur, vous ne serez pas si cruel que Didon, vous n'exigerez pas que je renouvelle mes douleurs !

C'était M. Seveste qui était alors directeur. Il est mort depuis ; Dieu veuille avoir son âme ! il a failli damner la mienne.

Je sortis tellement furieux, que je fis serment, en sortant, de n'y jamais rentrer. Je me tins parole pendant cinq ans.

Un jour, je rencontrai Régnier. Régnier me dit :

— Lisez donc tel roman d'Auguste Lafontaine ; il y a dans ce roman-là un drame terrible pour votre Théâtre-Historique.

J'ai grande foi dans les indications de Régnier à l'endroit des bonnes choses. Je courus trois ou quatre cabinets de lecture : les romans d'Auguste Lafontaine, qui ont fait les délices du commencement du XIXe siècle, sont à peu près oubliés aujourd'hui. Je trouvai enfin le roman désigné par Régnier ; j'ai complètement oublié son nom.

Je me mis à lire le premier volume, mais je n'allai même pas jusqu'au bout. Au lieu du drame terrible que je devais trouver dans le troisième ou le quatrième volume, j'avais trouvé une charmante petite comédie dans le premier.

J'étais trop occupé à cette époque au Théâtre-Historique pour faire une petite comédie en un acte. J'appelai à moi mes deux jeunes amis Paul Bocage et Octave Feuillet ; je leur en fis le plan et je leur dis :

— À l'oeuvre, mes enfants ! et exécutez-moi cela.

Leur acte fini, ils l'apportèrent au Théâtre-Historique, et, ne me trouvant point, ils le donnèrent à Doligny. Le théâtre ferma huit jours après ; le manuscrit de Romulus fut perdu dans le naufrage qui engloutit la seule grande tentative d'art qui eût été faite depuis vingt-cinq ans.

Un an s'écoula. J'avais, à quinze lieues de Paris, une chasse en partage avec mon bon et cher ami le comte d'Orsay ; cette chasse était située à quatre ou cinq lieues de Melun.

Un jour, ou plutôt un soir, je repartis trop tard de Mormans, c'était le nom de notre chasse. Il en résulta que je n'arrivai pas pour le dernier convoi du chemin de fer. Force me fut de rester à Melun.

Que faire à Melun de dix heures du soir à huit heures du matin, quand on ne dort, comme moi, que trois ou quatre heures dans son propre lit, et pas du tout dans un lit étranger ? Romulusme revint à l'esprit.

— Tiens, me dis-je, me voilà avec cinq ou six heures devant moi ; si j'en profitais pour faire Romulus.

Sitôt pris, sitôt pendu, comme dit la parodie de la Vestale. Je descendis ; j'allai chez un épicier, j'achetai du papier et des plumes. Je suis très maniaque sur ce point : je ne puis travailler que sur certain papier, je ne puis écrire qu'avec certaines plumes, et encore j'ai mon papier et mes plumes de roman, mon papier et mes plumes de théâtre.

Je trouvai à peu près ce qu'il me fallait ; j'achetai, en outre, une petite bouteille d'encre. Si je n'écris pas sur tous les papiers, si je n'écris pas avec toutes les plumes, je n'écris pas non plus avec toutes les encres ; par exemple, il me serait impossible de rien écrire avec de l'encre bleue, pas même mon adresse.

Je me mis au travail vers onze heures ; j'entassai du bois dans le coin de ma cheminée, je me fis donner des bougies de rechange, et, à sept heures du matin, j'écrivais le mot Fin, mot bien-

heureux, qui n'est pour moi cependant que le commencement du volume suivant.

Je partis pour Paris par le convoi de huit heures ; à neuf, mon copiste était chez moi. Je n'avais pas relu Romulus. On relit et l'on corrige mal, surtout sur son écriture, moi surtout. Je lui demandai ma copie pour le lendemain à la même heure. Il fit la grimace ; il n'avait que vingt-quatre heures pour copier ce que j'avais écrit en neuf. Cependant, il fut prêt.

Je lus, je corrigeai ; je fis recopier une deuxième, puis une troisième fois. Alors, j'envoyai chercher Régnier.

— Mon cher ami, lui dis-je, vous rappelez-vous m'avoir donné le conseil de faire un drame bien noir avec tel roman d'Auguste Lafontaine ?

— Oui.

— Eh bien, je l'ai lu.

— Ah !

— Et j'en ai fait une petite comédie en un acte que je crois très gaie.

— Bravo ! Pourvu que vous en ayez fait quelque chose, c'est tout ce qu'il me faut. Où est-elle ?

— La voilà.

— Quand voulez-vous lecture ?

— Oh ! cher ami, je ne lis plus à la Comédie-Française. J'ai fait cette pièce pour vous et non pour MM. les comédiens ordinaires de la République, — nous étions en république alors ; — si vous

voulez jouer le rôle, lisez-la et faites-la recevoir comme l'oeuvre d'un jeune homme qui n'a encore rien fait.

— Vous y tenez ?

— Je vous en prie.

— Soit ; mais vous avez des préjugés contre la Comédie-Française.

— Moi ? Non. Je trouve qu'elle joue des vaudevilles, voilà tout, au lieu de jouer des comédies, des tragédies et des drames, et je lui en veux de supprimer les couplets.

— Alors, me dit Régnier pour détourner la conversation, vous me donnez carte blanche ?

— Oui, pourvu que mon nom ne soit pas prononcé.

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Tout va bien, alors.

Régnier partit et je ne pensai plus à Romulus. Quinze jours après, je reçus un petit mot de Régnier, qui ne contenait que ces deux lignes :

Le jeune homme qui n'a encore rien fait a été reçu par acclamation. Nous mettrons sa pièce en répétition jeudi.

Tout à vous :

Régnier.

Effectivement, la pièce fut mise au tableau ; mais une indiscretion fut commise : par qui ? je n'en sais rien ; si elle eût été d'un jeune homme qui n'eût encore rien fait, elle eût paru tout de

suite. Elle était d'un homme qui a fait soixante drames, tragédies ou comédies. Elle resta trois ans dans les cartons.

Elle avait été écrite en une nuit, au mois d'octobre 1851. Elle fut jouée le 15 janvier 1854.

Dans l'intervalle, j'avais fait deux comédies : la Jeunesse de Louis XIV et la Jeunesse de Louis XV qui toutes deux avaient été arrêtées par la censure.

Pour cette fois, je donnai ma démission d'auteur au théâtre de la rue de Richelieu, et j'abandonnai la scène française aux vaudevilles en cinq actes de M. Scribe et aux tragédies en un acte de M. Latour Saint-Ybars.

Ainsi finit mon voyage. Ulysse n'avait erré que dix ans ; j'ai erré quinze ans de plus qu'Ulysse ; il est vrai que j'ai eu sur lui l'avantage de ne pas trouver de Pénélope.

Souvenirs dramatiques, 1867.

q

1. C'est effectivement à M. Danré que je dois d'être ce que je suis, en supposant que je sois quelque chose ; on m'excusera donc de le nommer ; la reconnaissance est indiscreète.

2. Voilà ce que fit pour moi le duc d'Orléans ; j'ai dit le mal, j'ai dit le bien. J'ajouterai quelque chose encore, car il faut rendre toute justice à l'homme, même quand il devient roi. Chaque fois que personnellement j'ai pu parvenir jusqu'au duc d'Orléans, chaque fois que, par lettres, j'ai pu arriver jusqu'au roi, le duc d'Orléans ou le roi m'a accordé ce que je lui demandais, soit la grâce d'un condamné politique, soit un encouragement à un

homme de lettres malheureux. Son premier mouvement est bon, le second mauvais. C'est que le premier vient de son coeur, et le second de son entourage.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/dumas_alexandre_-_comment_je_devins_auteur_dramatique/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.